

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*JE DÉDALE SUIVI DE SAISIR L'INSAISSABLE*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
YOHANN-MICKAËL FISET

DÉCEMBRE 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Nombreuses sont les personnes que j'aimerais remercier toutefois, par souci de concision, je ne dresserai qu'une liste partielle, et ce, sans spécifier les motifs de ma reconnaissance pour chacune d'entre elles : Bertrand Gervais mon directeur de mémoire, Jean-Philippe Lamarche, Valérie Savard, Vincent Messier, Julie Cardinal-Laberge, Élisabeth Beaulne, Céline Larin, Jérémie, Nathanielle et Sophia Fiset.

Merci à l'UQAM et au département d'études littéraires. Aussi imprécis que cela puisse paraître, je suis reconnaissant d'avoir eu la chance d'être accueilli dans ce stimulant contexte ainsi que d'avoir pu y évoluer au cours des six dernières années.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	iv
RÉSUMÉ.....	v
JE DÉDALE.....	1
SAISIR L'INSAISSABLE .....	70
Introduction.....	70
L'insaisissabilité comme posture?.....	71
Sensibilité.....	72
Hyperexcitabilité/hypervigilance.....	73
Insaisissable : une définition.....	74
Premier ancrage théorique .....	76
Le sentiment océanique .....	76
Le « dualisme pulsionnel » freudien.....	82
Deuxième ancrage théorique .....	86
Chamberland : sensible à l'insaisissable?.....	86
Survivre à l'anéantissement.....	92
Troisième ancrage théorique.....	98
Préambule à Ainsi parlait Zarathoustra .....	98
Conclusion .....	107
BIBLIOGRAPHIE .....	109

## LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.0	Figure 1	51
1.1	Figure 2	52
1.2	Figure 3	53
1.3	Figure 4	54
1.4	Figure 5	55
1.5	Figure 6	56
1.6	Figure 7	57
1.7	Figure 8	58
1.8	Figure 9	59
1.9	Figure 10	60
1.10	Figure 11	61
1.11	Figure 12	62
1.12	Figure 13	63
1.13	Figure 14	64
1.14	Figure 15	65
1.15	Figure 16	66
1.16	Figure 17	67

## RÉSUMÉ

Au sein des prochaines pages vous trouverez, en première partie, mon récit intitulé *Je dédale* et, en deuxième partie, mon essai *Saisir l'insaisissable*. Tous deux, je l'espère, vous mèneront sur des chemins insoupçonnés; des chemins aussi étranges qu'attirants. Vous y trouverez des filins constitués d'images et de mots relatant une partie de mon parcours dans le champ littéraire en particulier et dans la connaissance en général. Puissent ces recherches et ces explorations attiser vos neurones.

Mots clés : création littéraire, essai, anxiété, innommable, figure du labyrinthe, sentiment océanique, sentiment de la fin, paradoxe, sublimation.

## JE DÉDALE

Cécilia, Denis,

Je vous fais parvenir cette carte postale pour vous informer que votre fils a disparu.

Pourquoi suis-je au courant et pas vous?

Si, par miracle, des élans de parentalité surgissaient en vous, sachez que je me suis déjà occupé de tout. Vous pouvez imaginer qu'après les funérailles, je n'en avais pas particulièrement envie. Tout ce qui se trouvait dans l'appartement de Matias a été entreposé, mis à part les textes, les dessins et les peintures qu'il semble avoir faits au cours des dernières semaines.

Vous ne saviez pas qu'il peignait, qu'il dessinait, qu'il écrivait?

Vous ne saviez pas qu'il était en détresse? Maintenant vous le savez.

Vous savez comment me joindre.

Méandre (Marie-Andrée).

P.-S. Je prépare un dossier contenant les textes et dessins de Matias. Je vous en ferai parvenir une copie.

Quel chaos. Déplacer des éléments ne ferait que créer une nouvelle organisation erratique. Tout se trouve dans des boîtes, classé, pourtant, l'espace s'apparente à un chaos étrange. À moins que ce désordre ne soit la condition de mon affaiblissement, de mon épuisement. J'ai tout déménagé ici avec vigueur, avec véhémence même, alors je ne comprends pas pourquoi la tâche, l'évidage, le classement me semblent aussi laborieux, incompréhensibles. Je dois peut-être m'avouer que le fouillis me convient. Qu'il représente mon état intrinsèque, mais que je n'ai jamais pu le laisser filer. Un genre d'amour détourné des boules de poussières esseulées sous les commodes. Malcommodes petites touffes aux multiples composantes. D'indéfinissables particules. Petites sphères poussiéreuses qui roulent sous le souffle. L'ouverture d'un western spaghetti tout en lenteur, moi immobile, un *tumbleweed* qui culbute, un désert d'action. Un désert, c'est bien ça. Le voyage est terminé, c'est l'arrivée à la maison, la nouvelle, mais tout reste à faire, tout reste à configurer, à reconfigurer. Oh, Matias tu divagues, sérieusement. Il n'y a pas eu massacre ici, il y a eu auto-sabotage. Je m'apprête, peut-être, à faire la même chose.

\*

Qu'est-ce qui se passe? Même plus capable de lire. Le regard saute les lignes, je relis, je relis et ça sonne vide dans ma tête. J'ai connu ça quand j'avais la tête pleine de travaux, de recherche d'emploi, ou de choses à préparer avant un voyage ou un projet quelconque. Là, par contre, c'est pas ça. Je ne me mets pas à penser à autre chose, à ce que j'ai à faire, je tombe dans l'interligne. Dans le flou du non-sens. Dans la non-pensée. Un méditant en serait jaloux; ou pas, sûrement pas en fait. Et, qu'est-ce que cela a à voir de toute façon. Quelles sornettes. Pas capable de lire, mais capable d'écrire parce que l'écriture retarde la pensée. L'acte mécanique de noter les pensées impose un ralentissement de celles-ci. Une ancre, gardant, matérialisant les volatiles idées vives. Un champ de lavande couvert de monarques que je tente d'attraper avec un filet d'aquarium. Comme tant de pièces de casse-tête fuyardes. Image bien trop légère. Il manque un ciel noir, du tonnerre, des flèches de pluie perçant les ailes, clouant les idées au sol. Et des vents, des turbulences, des tourbillons plaquant les fleurs à la terre, emportant créatures ailées mortes comme vivantes dans un bal à couper le souffle. Souffle bien trop court. Inspirations entrecoupées, sanglots dans le sang. Que se passe-t-il? Que m'arrive-t-il?



\*

Entrer dans le monde ou pas. Fuir ou affronter. Affronter et souffrir.

Refuser de faire partie de la structure, mais y être inclus malgré tout. Me marginaliser et constater la normalisation de la marginalité. Aller à l'envers de tout, de tous. Réaliser que c'est impossible. M'enfuir et prendre conscience que je cours au cœur d'un groupe. Dans la même direction. Choisir, penser choisir, penser avoir le choix, penser le choix. Quoi choisir pour obtenir une position de choix réelle. Se sentir forcé à choisir. Se demander si cela change réellement quelque chose. Ne pas jouer avec les mots, s'interroger réellement. S'interroger à se perdre. Est-ce que se perdre c'est choisir? Est-ce que se perdre c'est choir? Est-ce que se perdre c'est gagner la bataille? Est-ce que gagner la bataille amène quelque chose à part de la fierté? Est-ce que la fierté me sert? Est-elle mal placée? Lutter contre quoi, lutter contre qui? Contre moi. Car, pour moi, il n'y a que moi, mon rapport au monde et le monde. C'est faux. Il y a les autres et même si je suis le prisme de ma réalité, les autres sont là, à portée de sens, dans l'échange. Interpénétration de nos rapports au monde, de nos rapports aux autres. Trop de monde. Trop de monde pour être seul avec la réalité. Trop d'accrochages, trop d'influx, trop de chocs. Et moi, moi qui m'installe au cœur de ce chaos intersubjectif. J'en perds des bouts. Pas même le temps de cicatriser. Une plaie béante.

Matias, pauvre Matias, tu souffres Matias.

Je souffre... mais de quoi?

\*

M'astreindre à écrire.

Ça a mal commencé : une phrase, quatre mots, cinq minutes de mordillage d'ongles. Une mathématique de la vacuité. Trou de ver dans lequel mon esprit gobe le temps. Esprit-ver, esprit-verre, esprit tranchant, coupant les ponts, ses ponts au sens, au sens du monde, autodestruction isolée du moi et de mon sens. Insensé. Tourne et retourne sur moi-même comme cochon dans la boue, comme météorite valsant dans l'espace acceptant l'attraction de toute masse cognitive, spiralant dans un sans queue ni tête sans fond, cherchant planète de

sens où s'échoir, grosse masse de vérité sur laquelle se reposer, dans laquelle se vautrer, y croire, y donner foi, s'abandonner, perdre mes craintes métaphysiques, accepter ses paradoxes, ses non-sens, ses non avenues, ses *aveux non avendus*, les faire miens, en faire mon discours, en faire ma fiction et, de grâce, que cela m'achète la paix, la paix au corps social, grosse boule de feu qui s'auto-consume, qui s'auto-consomme, qui ne pense qu'à cela, brûler de son plus beau feu, à s'aveugler, à en faire tourner la pensée en rond, à tourner la logique à leur profit et... et je ne veux pas y adhérer, ni à l'un ni à l'autre, je ne tiens rien pour vrai, je ne tiens que l'absence pour vrai, l'infinitésimale matière cosmique, sa résonance, sa répercussion, son impossibilité, son inexplicabilité, sa fuite, mon désir de la poursuivre, mon désir, mes désirs, leur guerre intestine, vivre, ne plus vivre, aimer, ne plus aimer, aimer à nouveau, aimer encore, entretenir les liens, les dévorer, devenir ou choir, tourner, tourner, tourner-chuter, pleurer-crier, abandonner-tenter, tenter quelque chose n'importe quoi, tout, tout avoir essayé, me foutre de pouvoir dire que j'ai essayé, tenter le diable pour moi, tenter le bonheur pour moi, tenter ma chair pour rebeller ma tête, tenter mes tripes pour qu'elles explosent de dire, pour qu'elles s'expriment, qu'elles disent et me disent ce qui les vrille, ce qui les tend, ce qui m'étend ici sur ce sol froid, froid comme l'espace, l'espace qu'il y a en moi, le vide qui m'habite, le vide qui me déshabite de mon corps, de mon cœur de ma tête, de mes tripes, de mon inconscient, de moi, de l'individu que je suis, de l'individu que je veux être, de l'individu que je suis à peine en ce moment.

\*

L'individu que je suis à peine. L'individu que j'étais à peine. Pendant la chute ou avant? Quel est le pire au juste : évoluer dans la vie sans se questionner sur sa réelle orientation ou s'enfermer chez soi durant des semaines afin de trouver une raison de vivre. Tendancieux comme question. Rhétorique même. N'est-ce pas le plus bel acte d'individualité que celui de tout interrompre afin de découvrir ce qui me gardera en vie? Est-ce que suivre le groupe est une libération de l'individu? N'est-ce pas qu'un leurre? Arrête Matias. Ne te mens pas. N'idéalise pas ta crise. Elle revient et tu n'as pas besoin de te redéfinir. Ah bon? Te RE définir. Définir à nouveau les aspects de ta personne. Finir en précisant à nouveau qui tu es. À nouveau, mot encensé s'il y en a un. Course au mieux-être. Course à la précision. Identification d'une image fixe ne servant qu'aux autres. En soi – en moi – rien n'est aussi

stable. Rien ne devrait être aussi stable. Je vieillis, je gagne de l'expérience, j'expérimente le monde différemment, je vis des souffrances, des joies, des déceptions, alors pourquoi rester identique? Comment rester identique? Mon corps se transforme et je devrais rester le même. Sur de courtes périodes, mon apparence reste la même et mon esprit se transforme. Pourquoi tout sceller, tout cristalliser? Je crois que l'invariance du soi est une facilité. Une vision du monde avec des limites. Une vision de l'univers avec une fin. Tout change, alors il faut rester adaptable. N'est-ce pas l'une des plus grandes qualités de l'être humain? Attends Matias. Attends. Si tu parles encore de l'identité... n'est-ce pas un signe de folie que d'avoir une personnalité en constante variation? Et, peux-tu survivre à ce pacte de versatilité? N'est-ce pas qu'une belle lubie de se nourrir uniquement de doutes et de regards renouvelés sur le monde? Oui, certes utopique, mais c'est un idéal auquel je préfère aspirer plutôt qu'un idéal commun, un idéal de bétail, un *Sunny Island*, un idéal de deux semaines de vacances par année. Ça y est, Matias, le philostrophe en toi est de retour. Le Matias des jours de tempête. Le Matias des révolutions de sofa. Le Matias qui fait une guerre contre tout parce qu'il en a peur.

En tout cas, je me reconnais dans ces lignes. Je vois bien ma façon d'appréhender le monde. Et, si le doute est à la base de mon identité, cela m'indique, qu'au moins, une chose est stable. Malheureusement, je sais que là n'est pas ma réponse. Le doute n'est pas la réponse en soi : c'est l'origine du questionnement.

\*

Je ne suis pas *un homme qui dort*, mais c'est tout comme. Au fond, mon état ne représente que les dernières minutes du long métrage : la crise. Il me manque quelque chose. Une idéologie. Une marche à suivre. Un projet. Un fond éthique. Un contre-mouvement. Une contre-culture. Il me manque presque tout. Une identité propre. Je n'ai pas choisi d'aller explorer les sous-bois. Je suis tombé dans la rivière boueuse. Je dérive. Sans nager. Je retiens mon souffle au cas où, mais pour combien de temps, pour quelle raison? Réflexe animal, réflexe de survie ou raison intrinsèque. Je ne me fais pas *une profession de vieillard*, je me fais une profession d'explorateur de tunnels à l'aveugle. Un projet à la *Marebito*. Suis-je assez déconnecté pour, comme lui, chercher la peur, la vraie. Une peur qui a regardé la mort

en face. Une étreinte fortuite, une caresse factice. Une passion avant la fuite. Une fuite passionnée. Que trouverais-je dans la sous-ville de mon esprit, dans l'envers du construit. Sous les égouts, sous les anciennes villes médiévales, sous les grottes d'un autre temps, sous le moi, sous le sens, sous le convenu, sous l'implicite. Aussi creux que le plus haut des gratte-ciel, que la plus grande des tours, aussi creux que nous visons le haut, le loin, sachant très bien qu'au plus près de nous, il y a tant d'incompris, tant à oublier. Les territoires de l'oubli, voilà où je me trouve, où je me perds. Et, pourtant, pourtant c'est plus facile à dire qu'à faire. Une désorientation constante mène à une instabilité latente. Une incorporation de l'impossible, de l'extatique, de l'hyperventilation, du stress.

\*

Gestes fous. Gestuelle macabre. Aussi indéchiffrable qu'une *nritta* pour un étranger. Aussi énigmatique qu'un *crop circle*. Jusqu'ici, j'ai dû faire l'équivalent d'un Compostelle entre mes murs. *Meditatio* anarchique où images d'enfance, peines d'aujourd'hui et déceptions d'hier se mélangent. J'imagine le regard de ma mère posé sur moi : une répulsion catégorique. Qu'est-ce qu'il y a? Je ressemble trop à mon père et ça te repousse, ça t'attire? Je te ressemble trop, ça t'étonne, ça t'écoeure? Je parle le langage familial, ça te rebute, ça te captive. Aucune réponse à tout ça. Je n'ai aucune réponse pour toi; aucune pour moi. Je ne sais pas quelle infection t'a imprégné en moi. Je ne l'ai pas choisi, tu ne l'as pas décidé. Hérité comportementale. Je l'ai vu. Je l'ai vu, après, que mon tempérament était semblable au tien. Nez levé, nez levé sur les autres. Les plus proches, les plus aimants. Attire repousse, un amour à double contrainte. Je suis ton projet, ton idéal familial, mais tu ne m'endures pas. J'attise le pire en toi. Tu ne te reconnais plus. Je ne te connais que comme ça. Le projet passe devant. Les raisons le motivant s'effacent avec le temps. Ne reste que l'entêtement. Ça aussi, je l'ai contracté. Projet de fou : savoir qui je suis. Qui je suis autre qu'une pâle copie de vous deux. Qu'une pâle copie de mon environnement. Je me réécrirai en palimpseste par économie de moi. En lettres grasses sur un filigrane dégoutant. Je me réécrirai. Une nouvelle image, plus apte, moins maladroite. Et voilà, voilà, j'accuse. C'est si facile.

\*

Tout s'expliquer. Tout vouloir expliquer. Vouloir s'expliquer. Soi-même pour soi-même. Dans l'intimité d'une réclusion totale au sein d'un grand centre urbain. J'aimerais mieux avoir des désirs de campagne, de chalet, de banlieue même plutôt que cette attraction artistique. Vouloir créer. J'envisage à peine toutes les concessions, tous les consensus que je devrai faire pour y arriver. Mes illusions, mes valeurs violentées à tout-va. Déjà, au cégep, les enseignants, non malheureux de ne pas mettre de gants blancs, ont entamé le processus de déception, de saccage. Mais bon, vaut mieux savoir à quoi s'en tenir, n'est-ce pas? Milieu élitiste sans masque. Avoir de la gueule, savoir l'ouvrir et la fermer, savoir qui, savoir quoi, savoir quand, serrer les bonnes mains, se poudrer pour et avec les bonnes personnes, travailler, travailler de jour de nuit, à s'en casser le dos, à en faire des heures grotesques, s'en sortir avec sa gueule, savoir mordre, être opportuniste, flatteur, espiègle voire carrément méchant. L'envers du décor. *Mulholland Drive*. Ou bien, c'est moi, c'est moi qui par manque de talent, juge, accuse, crache. C'est moi, qui par manque d'ambition ou de sociabilité n'arrive pas à m'y faire. Je me fais dévorer. Aucune défense, aucun tact, aucune gestion du stress. Un monde de souriants, malgré tout, et moi, qui étudie la ligne des lèvres pour y lire les messages occultés. Attendre le rejet. L'imaginer. M'encourager à y croire. Pourquoi les choses changeraient. Toujours prêt à parer une attaque. Sur la défensive. Heureux et pourtant méfiant. D'où ça sort? D'où sortent ces forces contradictoires. Non, pas contradictoires. Il y a coprésence, coaction, comorbidité. Vouloir y aller à s'en gâcher la santé. Vouloir s'enfuir à se tendre comme grand-voile contre typhon. Typhon, Typhon arrache, je t'en supplie, mes dernières réticences.

\*

Quoi. Faire autre chose, mais quoi? Me lever, vider mes boîtes, mettre la vaisselle dans les armoires, non, laver les armoires puis y placer la vaisselle, laver les tiroirs puis y placer les ustensiles, laver le cabinet en-dessous de l'évier, y placer les produits de ménage, et quoi, et quoi encore. Des gestes, des mouvements, des actions, des cabrioles, un cabotinage pitoyable. Laver, ranger, placer, trier, décorer, vendre, vendre ce que je possède, le mettre en évidence pour celles et ceux qui visiteront, ou plutôt, pour personne car personne ne visitera. *Tu es seul et tu resteras seul*. Je choisis d'être seul et je le resterai. Je choisis de rester immobile et je le suis. *Un autre, un sosie, un double fantomatique et méticuleux fait peut-être à ta place, un à*

*un, les gestes que tu ne fais plus. Il se lève, se lave, se rase, se vêt, s'en va.* Non, même un double de moi-même ne ferait pas ces gestes. Un *horla* se bâtit à partir de soi. S'il le faisait, il se perdrait en tergiversations, en confusion. C'est ça, même le double idéal éclate. C'est con, c'est quoi, c'est moi ça? Ces vaines paroles, ces vains textes, ces heures d'immobilité, ces égarements, c'est moi? C'est toi, ça, Matias? Tu ne fais plus les gestes qui te définissent. Tes passions, tes habitudes, tes amitiés, tes besoins vitaux. Tout ça, jeté par-dessus bord. Tout ça dans le remous des eaux, dans la houle des idées. Idéations maniaques, théories intempestives sur un Matias hors liens, hors norme. Ça me donne le goût de mordre. Mordre ma peau pour voir si je peux faire sortir le pus existentiel qui me dégrade, dérange le sang. Le laisser couler de mes crocs comme encre sur papier. Gouttes, parcelles de moi, moi passé, moi à venir. Parcelles figées, retraçables, lisibles mais incompréhensibles, car qui s'adonne encore au casse-tête?

\*

Pourquoi suis-je le seul qui pique des colères dans la famille? Tous au neutre, au bien-neutre, et moi, qui gesticule, qui vocifère. C'est simple pourtant, tout est un prétexte pour s'enrager. Si tu n'es pas encabané dans une quotidienne-Américanité, dans l'illusion d'un autre, étranger, tu vois, tu sais, tu rages. Je rage, en tout cas, je rage. Absurdes fragments d'idéologie à mettre dans son petit sac, au compte-goutte, au sablier, mais sans patience. Plus de grands modèles à suivre, ni religieux ni institutionnels ni moraux, un vide à suivre où tout, à la carte, t'égare, t'assouvit à la manière douce. Grandes doses de sucre cachées dans tes options, dans tes avenues. Je parle, je veux dire, ce que je souligne c'est que le contrôle que je sens, ce qui me fait fulminer, refuser le monde, c'est cette fluctuation, ce flou, ce vide, ce contrôle par la bande, insidieux, un jujube offert à un enfant près d'une ruelle. C'est ça, c'est ça : un jujube et soumets-toi sans comprendre ce qui se passe, sans avoir les référents pour te défendre, sans arme à ta portée, ton innocence virginale sapée au nom d'une socialisation sans limites, jusque dans ton égo, jusque dans ton corps, jusque dans ton inconscient. Plus de lieux sécuritaires, toi armé contre toi, auto-flagellation inculquée, auto-sabotage programmé. Ça m'agresse. Ça m'épuise.

\*

Famille. Enlève le *M* et ça fait faille. Le message est clair. Le *M* comme deux arches unissant deux rives. Le *M* comme un torse, deux bras, pour serrer l'autre, les autres.

\*

*N'importe quel sens est mieux que pas de sens du tout.* Non, vivre sans but, sans sens est désormais possible. J'en suis l'icône, mais pas par choix : par désarroi. Je manque de données sur le monde pour prendre des décisions cohérentes, mais ne pas s'orienter est impossible. Ne pas bouger est violence pure. Se désengager, s'isoler est la seule solution. Mouvement de recul, de répulsion. Reculer pour ne pas engluier les autres avec les tentacules de son ineptie. Matias, Matias, tu es le chef d'orchestre de ton malheur. Tu repousses, naturellement, comme marée, les autres, même ceux qui ont besoin de toi. Je pense à toi. Tu penses à elle. Celle au deuil identique. Qui, par échos, te rappelle la tristesse que tu tentes de digérer. La tenir à l'écart signifie refuser de laisser s'envoler la lanterne blanche, d'offrir l'encens, de faire brûler le petit bateau, d'offrir les fleurs, de fermer le cercueil. Pourquoi? Que cherches-tu dans ce jeu d'osselets, que dis-je, dans cet ossuaire? Catacombe hantée. Et, ici, ce n'est pas qui je suis, ni *qui je hante*, mais pourquoi je me hante. Fantôme avec nul lieu où passer ou se reposer, car croyances nulles, affiliations reniées, appartenances suspectes. Oui, c'est bien ça : un méandre de mes petites morts.

\*

Paraît que c'est à la *maison* que l'on reçoit ses configurations mentales.

\*

Comme un récit réécrit, la violence psychologique se transmet de personne en personne, au cœur des familles, au cœur des couples et au sein de sa propre psyché. Arbre génétique, arbre généalogique, arbre de la gêne. L'humain a toujours su inculquer sa haine à la génération d'après. La vague *peace and love* n'a pas su partager sa passion. Un chat retombe toujours sur ses pattes; l'homme sur son nez. S'égarer, tenter de transiger vers un autre état, tenter de ne plus être humain ne rapproche pas d'une réalité humaine viable. Cela égare, cela distancie. De grands enfants refusant la réalité. La sauvage réalité terrienne. Des lubies, des utopies.

Changer d'état : être plus humain qu'humain. Transhumain. Changer de dimension, car la nôtre est trop difficile. Projet de lâche. Projet d'inapte au monde. Affronte plutôt, affronte cette chaleur infernale, cette torture millénaire avec les autres ou soustrais-toi du monde comme l'ont fait tant d'autres. Paradoxe du courage et de la lâcheté en un acte drastique. Mais nous, les autres, devront faire face au pire de notre espèce, à la peur de l'avenir, aux mémoires. Dans le questionnement de nos gestes, dans l'ignorance de ceux-ci nous forgeons notre monde, celui que nous vivons. Pourtant, fort de ce travail, nos gestes nous restent étrangers. Pourquoi, pourquoi, nous questionnons-nous, pourquoi reproduisons-nous ces gestes suicidaires? Voilà, à nouveau, des cathédrales de questions labyrinthiques m'assaillent à m'en jeter dans des oraisons grotesques. Matias, tais-toi. Pourtant, pourtant, c'est un langage qui m'est cher. Qui m'Escher.

\*

Fou. Il y a de fortes chances que je devienne fou. Si mes synapses gardent leurs habitudes rhizomiques, que mes pensées se comportent comme des astres filant à toute allure dans des directions théoriques, qu'elles tournent comme des hélices dans des vents contradictoires, qu'elles soient liées entre elles par de la matière noire invisible à l'œil humain, qu'elles s'organisent en masse formant des trompe-l'œil spatio-temporels, que mon esprit ne focalise que sur certains éléments à la manière d'un télescope et qu'il soit aveugle à l'ensemble, à l'espace, qu'il se voit comme le centre de l'univers à la manière d'un arriéré à qui l'information ne change rien car il ne peut pas la traiter et même si Galilée lui parlait de *l'écriture mathématique de l'univers* il ne comprendrait rien, ou bien, à un homme commun perdu dans des ouragans communicationnels frappant son faible esprit de manière à le foudroyer jusqu'à l'abrutir, jusqu'à le retrancher en lui où il érigeria un bastion de croyances abjectes afin de protéger son existence malheureuse et autoréférentielle, ne suffirait que d'une parallaxe pour le sortir de là, mais devant un monde incompréhensible que faire ou comment faire pour modifier ses points de vue, ses lunettes, pour enfin voir l'absence de vérité en face et afin de voir l'accumulation, la sédimentation de l'expérience humaine comme une église baroque indémontable car trop complexe où le seul remède semble de mettre tout à bas, à en renouer avec la pensée anarchiste parce que reconfigurer les sociétés, les communautés, les familles, les individus, leur identité, leur inconscient est un projet plus qu'utopique car il reste



dans le royaume de l'absurde, car il reste dans le royaume de l'informe, territoire presque à portée de sens, pour les excentriques à la passion triste, les bêtes de malheur, les excédés, les errants, mes sœurs, mes frères que je ne rencontrerai jamais jamais car je ne m'en tirerai pas

\*

Reste bien assis écris écris à t'en vider les méninges tes menues méninges de cul-de-sac de frappe dans les murs de fesse-toi la tête contre les murs suis le mur de droite et arrive à la même place ne pas chercher l'entrée ni la sortie parce que le dédale c'est toi ce que tu sais ce que tu ne sais pas ce que tu fais ce que tu ne fais pas ce que tu veux ce que tu ne veux pas ce qu'ils veulent ce qu'ils ne veulent pas ce que tu cherches ce que tu ne cherches plus ce que tu choisis ce que tu crois choisir ce qui est inintelligible ce qui est inexprimable ce qui est à venir oui ce qui est à venir c'est toi ou bien la chance de ne pas être là à la sortie la chance de ne pas te reconnaître vouloir changer et vouloir rester pareil ne pas avoir de point de repère ou avoir tous les points de repères trop de points de repères ne pas avoir de repère en soi pas de maison pas de logis pas de logique c'est : *une chance que le sol sur lequel tu te tiens ne puisse être plus large que les deux pieds qui le couvrent* pas de réel espace défini pas de temps réellement défini car le monde ne bouge pas à la vitesse de l'esprit de mon esprit sinon quel chaos quel capharnaüm quel assourdissement des choses quel imprécision quel flou quel trouble

\*

Je me relis et je ne comprends rien comme si c'était inexprimé le flou je connais ça le flou ça fait longtemps que ça fait partie de moi c'est une méthode de fuite regarder dans le vide réfléchir dans le vide relâcher tout son souffle dans le vide y ouvrir les yeux rien y voir s'y attendre le faire tout de même voir flou voir trouble avoir la tête qui tourne avoir mal à la tête le dire pour fuir mais aussi pour avoir l'attention non pas faire face mais autre chose peut-être mais autre chose oui tout plutôt que de faire face être de dos oui être de dos ça va pour être avec les autres et pas besoin d'être moi de divulguer moi rester de dos recroquevillé faire un casse-tête en famille pas montrer les pièces pas les partager mon projet mon puzzle au cœur des autres mais seul comme ici comme maintenant comme à Lachute comme chez eux chez les parents toujours un peu de l'autre qui tente de se mêler de tout qui tente de s'emmêler

dans tout dans moi surtout pas capable incapable vaut mieux ignorer flouer me perdre et les perdre m'enfuir et les faire fuir c'est idéal ils ne veulent pas de moi et je ne sais pas quoi faire d'eux je ne sais pas quoi faire de moi non plus alors vaut peut-être mieux ne rien faire ne rien faire pour ne pas m'en faire défaire défaire délier délier

\*

Délier délier les toiles de conventions c'est ça c'est ça l'araignée sait marcher sur les bons fils c'est elle l'artiste pas l'asticoté pas l'enchevêtré une camisole de force n'est pas une chrysalide je ne crois pas à l'émancipation par la normalisation je ne crois pas que le formatage à l'identique va donner du différent ce n'est que l'illusion d'une différence délier délier les langues les modèles

mais qu'est-ce que je raconte

\*

Je me fais quoi chevalier de la marge paladin de la frange éclairé de l'égaré ou simple ventriloque de l'absurde rhéteur du paradoxe métaphysicien ou malade mental vêtu de mon déficient manteau l'original l'original en pleine charge épormyable en pleine décharge verbale véritable dépotoir conceptuel où réside un Sphinx à mille bouches balançant des informations particulières dans un monde grand comme le multivers et moi j'y suis libre libre à ne plus savoir où me mettre dans ce délire psychosensoriel où les spasmes du corps vrombissent dans la psyché saine épuration déleste délie déliement véritable projet d'ailes de cire véritable projet babélien et puis la chute la chute

\*

La chute certes la chute l'accalmie l'accalmie respirer mais quel bordel s'asseoir pour créer de l'ordre générer un désordre un désarroi sans bornes et ne pas savoir si j'en reviendrai pourquoi ai-je entamé ce voyage dans l'abscons je ne suis pas de cette race qui peut y survivre je n'ai pas le cuir assez épais je ne suis personne un paysan qui utilise des mots trop

gros pour sa bouche un pauvre homme qui s'abîme le coin des lèvres à tenter de parler comme les autres des aboiements des appels à la lune des cris désespérés répondus uniquement par l'écho des appels aux semblables recevoir des échos du différent un cri pur revient toujours en croassement distordu la communication ne s'établie pas nous sommes des instruments de musique de différent types qui n'arrivent pas à communiquer entre eux ah non pas ça car il y aurait un langage central nous permettant de communiquer mais oui mais oui il est bien là ce langage commun et pourtant nous communiquons très mal même si nous parlons beaucoup et parlant de parler beaucoup pour ne rien dire je m'arrêterai ici avant d'être à bout de force à bout de farce à bout tabou

\*

Encore encore des bals de souvenirs fricotant entre eux palabrant pavoisant de la corruption d'images de mon enfance par des mémoires trop adultes pour elles de vieilles langues grasses s'enfonçant dans la gorge des fragments de ma jeunesse mon père mon père et ses sermons à chacun de mes bulletins sur le besoin de maîtriser ma langue maternelle langue paternelle oui devoir l'aimer jusqu'à la haïr et pourtant et pourtant je l'aime je l'aimais c'était pas tant ça c'était peut-être un peu de ça ou bien je ne voulais que le décevoir je ne sais pas au fond comment savoir vraiment est-ce que ma mémoire est bonne ne serait-ce que des récits que je forme pour exprimer une révolte toute adulte y a-t-il vraiment un sens à ces scènes de remontrances à ce bulletintamarre croyait-il bien faire en m'enfonçant le français dans la gorge voulait-il bien faire était-ce une entente entre ma mère et lui était-ce une volonté que je suive ses pas que je fasse mieux que lui ou une persécution pour que j'échoue et moi qui gardais la tête basse qui louchais qui tournais la tête qui gigotais qui regardais dehors au loin très loin peut-être qu'au fond je voulais m'opposer à lui l'ignorer ne pas me forcer ne pas embrasser mes aptitudes ne pas me vautrer dans ma facilité faire différemment décevoir le décevoir me décevoir attirer son attention recevoir ses discours paternels enfin passer du temps avec lui avais-je vraiment des pulsions aussi enfantines et comment retracer tout ça maintenant comment trouver l'émotion la volonté du moment au lieu de n'en redonner qu'un sens nouveau pourquoi ne pas évider ce moment de tout son sens y retirer sa charge émotive et le laisser disparaître je ne danserais plus avec lui lascivement maladivement toutes les nuits

mais mais un autre souvenir une autre image viendrait valser valser dans mon esprit dans mes demi-sommeils

\*

matias matias gali galiléo galiléi quelles sont ces structures absurdes qui flottent au-dessus de toi un centre-ville de gratte-ciel d'idées préconçues une armature une armure même mais ô combien ridicule vue d'ici vue de ton terrier de souffrance ô souffrance ô grand mot grand mot trop simple s'amuissant dénigrant son sens réel ou sa réelle sensualité c'est d'ici dans le goudron de mon intimité que se brasse la violence magmatique de ma personne puisqu'il faut le dire puisqu'il faut l'exprimer toi dédale tu connais cette architecture tu l'as créée tu en connais les matériaux tu en as connu l'entrée mais tout ça mais tout ça t'es étranger étranglé maintenant d'où viennent donc ces poutres ces assises n'y a-t-il pas faille là-dessous là-dessus là-dessous belle bipartition manichéenne la structure-l'émotion l'individu-la-société les désirs-les-contingences mais il n'y pas que ça ce serait trop simple même l'idiot du village en doute le flou le flou partout des liens des liens de tout à tous des nœuds des chaînes des iris dans les galaxies et nous bâtards un hochet à la main nous érigeons des cathédrales de verbes ô bordel ô lupanars de l'échange subjectif ô confusion ô paradoxe ô doxa ô bas

\*

Ce qui habite ma pensée c'est ce que je suis ce avec quoi j'habite ma pensée fera ce que je serai le calme le calme je veux le calme avec du calme je pourrais décider de mettre de beaux mots partout en moi me construire comme une journée de plage comme une fin de semaine en camping comme une soirée en amoureux comme un fou rire entre amis comme un moment de tendresse comme un succès après d'intenses efforts comme un orgasme partagé mais pour ça il faudrait que j'arrête le flot le flux que je calme mon corps ma tête que je nourrisse mon ventre que je cajole mon cœur que je délaisse ma passion triste que j'interrompe ma passion pour les choses qui meurent et les choses qui fanent et les autres qui tombent il faut il faudrait que je dorme que je routine je veux dire que j'espace que je crée de l'espace pour autre chose qu'une routine d'aliéné qu'une routine d'isolé de phare sur la pointe perçant la nuit et le brouillard de sa lumière de sa lumière quelle lumière celle de l'inquisition permanente peut-être

\*

Elle m'a dit de l'appeler mais je ne saurai pas quoi dire si je le fais je parlerai je parlerai de tout ça de moi surtout de ce que je pense et de ce que je vis c'est bien normal mais elle ne m'écouterait pas qui veut entendre parler d'échecs et de turbulences ce ne sont pas les nouvelles c'est vrai pas que les nouvelles c'est faux mais il y a un filtre tandis qu'avec moi il y en a pas c'est vlan dans les dents c'est vois-tu je suis confus je suis vraiment confus à en accumuler des dettes à en manger du riz trois fois par jour à saigner des gencives à boire de l'eau parce que trop faim et pas même parce que mon compte est vide mais parce que j'ai peur de dépenser le peu que j'ai j'en aurai besoin sous peu quand j'irai mieux ou quand ce sera trop terrible quand j'aurai plus le choix de l'utiliser et je sais qu'elle d'un mouvement volontaire me prêterait me donnerait de l'argent même pour m'empêcher de vivre ça mais elle n'a pas à tenir ce rôle et je me demande si je pense l'appeler uniquement pour cette raison et si cet argent m'empêcherait vraiment de vivre tout ça peut-être peut-être que je le mettrais de côté pour les meilleurs jours et je ne sais pas si je devrais lui raconter toute mon histoire tout ce que je vis même si je fais rien même si je vis rien et juste parler dire tout ça utiliser ma bouche pour dire tout ça me fatiguerait me désespérerait l'écrire l'écrire ça va encore j'arrive presque à écrire à la vitesse que je pense écrire écrier c'est bien ça écrier

\*

Je sais pas c'est quoi peut-être les drogues un de ces trips qui te fracasse les cellules du cerveau à jamais ou un autre qui te fait tellement réfléchir sur le monde autour de toi que tu sors de là avec un dédain profond pour les mensonges que tu as découverts en fait je ne sais même pas si c'est de les avoir fossoyés ou plutôt de s'être enfin avoué que c'est ce qui se passe autour de toi des produits qui nous détruisent le corps nos méthodes d'agriculture qui détruisent la terre qui exploitent de petites communautés les déchets produits que l'on cache que l'on récupère faussement le dédain le dédain pour la vie de l'animal de l'homme de l'insecte de la plante de la terre de l'univers une honte d'être un grand destructeur pas avoir l'imagination de se penser autrement accuser les autres dire les autres font pareil les autres font pas mieux nos ancêtres n'ont pas mieux fait nos descendants ne feront pas mieux parce que l'humain est un monstre un parasite qui dévore pleure pleurer pour ça pleurer pour les

gens qui souffrent un ami cocaïnomanes un autre bipolaire un autre battu violé abandonné rejeté ignoré exploité puis suicidé un peuple entier soumis pillé évacué humilié à répétition leurs aïeux leur progéniture les sang-mêlé les autres les autres brailler ne pas avoir de défense contre ces horreurs brailler souhaiter ne pas les ressentir les accepter les reconnaître mais à quel prix mais qui paye qui paye

\*

C'est con je trouve une piste une idée je me lève je tente de la noter et elle me file entre les doigts mais non mais non allez Matias cherche trouve retrouve cette pensée fuyarde bordel bordel je ne suis pas si con que ça pour oublier l'idée à laquelle je m'attardais j'ai encore la sensation de la présence de son effet positif de sa nature déterminante bon j'exagère peut-être comment le savoir c'est le bordel là-dedans dedans ma tête je pensais je pensais à moi à ma situation encore et je suis parti je crois que je suis parti de cette chute de l'arbre de mon arbre d'enfance celui de ma cour je me rappelais comment cela me grisait de grimper comme ça seul usant de ma propre force pour faire les choses du moins c'est ce que je me disais tout à l'heure je me rappelle aussi de la chute du vertige qui a traversé mon corps et le choc quasi conjoint à la chute un glissement du vertige au choc un trouble-mal continu c'est à ça que je pensais je crois je me rappelle d'avoir pensé à ça je me disais que ce mal dans mon bras celui que je vis tous les jours provient sûrement de cette chute le bras cassé pas capable d'écrire de dessiner voilà ta belle vigueur ta belle assurance envolée c'est ça c'est ça que je me disais plus de grimpe plus de dessin par après plus de repos à la cime des arbres plus de vent sur ton visage plus d'autonomie dans ta force mais c'est mon mal c'est mon trouble-mal qui parle un véritable mythomane celui-là ce serait si facile de tout expliquer comme ça de fouiller un peu et d'établir les liens cette force celle que je crois avoir perdue était-elle là pour vrai ou n'est-ce qu'une lubie que je m'invente pour surmonter mon maltrouble je sais que la chute le choc la cassure m'ont traumatisé mais la chute la chute le vertige ça m'allait ça m'a plu une expérience exorbitante c'est peut-être ça morbide qui m'attire qui me ronge qui me rappelle à lui à elle mais la chute que je me le tiens pour dit la chute mène directement à l'atterrissage

\*

Se noyer et pourtant plonger dans les ténèbres la surface à quelques miroitements de là aller en-dessous de l'apparence des choses passer le niveau zéro du monde l'écran et réaliser que ce cimetière marin est ce qu'on a pu appeler histoire ce qu'on peut appeler oubli le sens initial la source mais elle mais elle remonte toujours à la surface tout ceci bouillonne sous l'écran de l'aveuglement dans le giron des glaciers disparus

\*

J'enrage j'enrage mon esprit s'hérise se comporte comme une réaction chimique comme la foudre frappant un corps une idée une simple idée active une défense toute mentale un zébrage synaptique une forêt de toiles d'araignées de pensées analysant décortiquant ce pauvre influx d'information ayant osé s'immiscer dans un moi en crise et fragmenté des millions d'éclairs détonnant dans tous les sens véritable lutte entre rationalité et impulsion comment comment y résister accueillir une critique un commentaire sans grimper dans les rideaux dans les toiles je dis fini le déterminisme linéaire c'est ça des milliards d'hoplites la lance à la main attendent toute pensée étrangère afin de l'empaler sans autre forme de procès les sages ont quitté la cité pillages et exactions attendent les dissidents voilà pourquoi je m'isole que je camisole de force ma tête et merde merde je suis encore en train de me perdre en figures de style en péristyles saleté de pensée baroque où spires spirales font perdre le sens de la perspective le sens de ce qui importe importune

\*

Est-ce que je vais mourir est-ce que je vais vouloir mourir à force de tenir la main à la mort sentir sa froideur s'infiltrer en moi ou plutôt ma chaleur lui être transférée

\*

L'immobilité est mon état le flou le vertige mon quotidien

\*

Une mémoire surgit une mémoire-éclat qui givre qui gèle en un instant mon esprit lac d'automne je passe de repos à détresse je passe de plaine verdoyante à labyrinthe glacière

encore l'arbre la chute l'isolement comment ça comment ça je suis seul là blessé esseulé  
blesseulé je me dis j'avais besoin d'aide et je les emmerde s'ils avaient été là j'aurais pas  
grimpé j'aurais pas eu à ramper et puis non ça m'allait rien de nouveau sous le soleil rien de  
nouveau sous l'ombre de l'arbre encore moi le calme la verdure ma souffrance une branche  
cassée un corniaud attaché dehors le vent la pluie la neige dans les poils le regard assombri et  
merde et merde je fabule encore encore le repère de l'arachnide qui génère la peur  
l'enchevêtrement qui me tire d'un sommeil négateur un sommeil ankylosant paralysant j'en  
ai plein le cul de ma subjectivité détraquée de cette lecture des choses de cette écriture des  
choses qui dit tout et qui n'arrive pas à exprimer l'essentiel ah l'essentiel la pseudo-vérité-  
essence-des-choses chercher plus creux plus loin ailleurs du moins ailleurs parce que le là le  
maintenant ne peut avoir de sens de résonance avec le désir l'image idéale l'idéalimage le  
non-moi-présent le moi futur toujours futur à venir avenir mais jamais advenu

\*

Je devrais c'est absurde pouvoir interagir plus intimement avec le langage entre moi et moi-  
même quels sont ces outils trop nombreux trop complexes qui m'empêchent de transiger avec  
moi-je pourquoi ce premier outil cette première violence se glisse-t-elle entre moi et les êtres  
aimés une membrane collante à ne plus savoir quoi en faire que l'on rejette rejette par  
incompréhension que l'on déjecte rejette où donc où donc

\*

Et pourtant tout est là à portée de sens mais je doute je doute de ce que je sens alors j'hésite  
j'hésite vil bégaiement sensoriel si quiconque le savait il me pointerait du doigt pour bien  
marquer ma différence lui lui ne sait pas à quoi s'en tenir il ne sait pas à quoi se tenir tu es  
différent tu es différent matias tu as appris à douter de tes sens et tout te semble insensé  
comment devenir adulte dans ces conditions mais tu l'es tu l'es adulte tu as prouvé tu t'es  
prouvé que tu savais pouvais accomplir réussir par toi-même tu as complété ton cégep  
chacune des étapes chacune des sessions chacun des cours chacun des travaux des examens  
tu as justement examiné tes capacités et tu as réussi qu'as-tu besoin de plus qu'est-ce que je  
veux de plus ne pas fuir ne pas fuir encore ou prouver davantage fuir une nouvelle série  
d'étape affronter tout ce qui se présente te dresseras-tu ou resteras-tu dans le deuil le deuil



\*

Véritable fauve je me meus me transforme en véritable fauve féroce quelque temps et affalé le reste du temps comme si je me vidais de mon énergie d'un coup de fusil d'un seul effort faiblard faible à en verser des larmes sans cesse ou bien cette électricité cette tension constante me bouffe me dévore de l'intérieur un ver solitaire dans le système nerveux non pas un des vers une peste noire de vers dans les nerfs une calamité inhérente une hérédité inavouable ou bien ou bien souffrance de première génération c'est ça première génération de malade de grands malades de grands inaptes critiqués critiqués pour leur faible sang pour leur inadhérence au tissu social pourtant merde pourtant nous sommes solidaires dans l'égarement dans l'affaissement c'est eux c'est ça c'est eux qui ne comprennent pas qui s'aveuglent qui refusent de voir que tout s'écroule qu'il n'y a que la mort devant nous

\*

Qui s'attarde à la mort qui danse avec l'idée réelle de sa mort s'assoit discuter avec elle dis-moi dis-moi comment me prendras-tu reverrai-je tout ce que j'ai vécu comme un dernier orgasme de vie choisirai-je les meilleurs moments afin de me donner l'illusion d'une bonne vie aurais-je ce luxe ou me sera défendu l'éjaculation mémorielle n'est-ce qu'une superstition de ceux qui sont revenu pour en parler ne se sont-ils qu'accrochés à un cliché éhonté ont-ils tenté de donner une noblesse à leur pré-mort comme je tente d'anoblir une pensée de cercueil et ceux ceux-là qui ont expérimenté cette prémort ceux qui y ont investi du temps de vie peuvent-ils me passer un peu de sagesse puis-je voir en eux des alliés des investis des courageux ou des malmenés des morts-vivants pourrais-je m'assoit avec eux front à front mains enlacées genoux par intervalle pourrais-je devrais-je

\*

Ça remonte bouillonne ouvre la porte du frigo regarde referme la porte y'a de bonnes raisons que ça remonte car il n'y a rien là-dedans rien malgré ça je peux même pas dire que je m'ennuie des plats de maman du n'importe quoi abandonné sur la table de la cuisine elle a pensé à tout elle a pensé à tout les légumes les féculents les protéines le dessert le temps de cuisson la température du four mon heure de coucher où mon lunch se trouve dans le frigo le

tout bien classé toujours au même endroit une belle liste à suivre à la règle pourquoi je me plains pourquoi cette critique dans l'œil pas normal que ton petit robot te regarde comme ça pas normal qu'il pense pas comme toi pas normal qu'il laisse son repas sur la table et qu'il ne se couche pas à l'heure recommandée pas normal qu'il s'enfuit de la maison dès qu'il le peut dès qu'il l'a pu de toute façon il sait le petit robot fêlé que c'est mieux comme ça que tu es mieux comme ça que vous êtes mieux à deux car à trois car à trois gare à toi

\*

le I majuscule est une tour de babel une érection grandiloquente il en va de même pour le l minuscule en fait le Il est une île non je suis une île *je est un autre* le je est migrant un *esprit migrateur* des frontières des frontières à franchir à transgresser un égo un égout mouvant qui fuit la chute des bombes et sautille pour éviter les mines mais non mais non lubies encore lubies je disais babel est la tour de pise on se construit en italique galilée le savait *Il* est l'autre pointé du doigt toujours en déséquilibre

\*

cloîtré cloîtré image ancrage mots raz-de-marée image ancrage mots glissement de terrain je veux je veux dire que je m'arrime à mon reflet au lieu de me laisser dériver langagièrement

\*

ça m'épuise écrire mais j'espère encore trouver

\*

des trucs des centaines de trucs fermer les écrans la lumière la musique les yeux les voix dans ma tête respirer respirer dans mes poumons les hauts poumons le bas c'est-à-dire dans mon ventre dans mon dos ouvrir ouvrir ma cage thoracique sentir mes maux la tension dans mon bras passe par mon épaule tire résiste lorsque j'inspire tire tire mon poumon droit tire mon

cœur quoi mon bras mon cœur liés la vieille cassure la tension le stress de mon bras  
résiste jusqu'à mon cœur mais oui mais oui tout est lié lié

mais ça n'a pas de sens encore en train de tisser du sens gali ça va faire ça  
va faire tu voulais défaire les nœuds prendre chaque lien le regarder le couper ou l'épurer  
le garder ou l'oublier comment ça pourquoi tu es encore là à vomir sur place à  
valser chez la tisserande à te débattre dans le filet ta chair t'en veut et toi tu enlances  
l'hécatonchire tu mêles ta voix à celle des fantômes structures désincarnées  
concepts purs état de concept décorporalisation une expérience de noyade un  
genre d'abandon volontaire un regard vers la surface inconcevable une fois immergé  
l'extérieur devient distorsion tout ce qui existe est le royaume de l'eau la force pure de l'eau  
l'esprit abandonne le corps pour ne pas vivre la crise-noyade faire corps avec l'ennemi  
mais l'esprit en déroute s'invente un montage du passé un remord un  
regret de la vie un inconnu plonge me sort de là que vois-je encore  
fantasmagorie d'un espace traumatique troublemal générateur troublemal créateur un  
cliché à en vomir de honte quoique la honte ça me connaît ramper  
blessé jusqu'à la maison n'y trouver personne une course au dépanneur en  
amoureux ne pas faire partie de l'équation comment un et un a donné deux le couple et  
l'enfant blesseulé j'accuse encore j'accuse sans cesse bête de chagrin peau  
de chagrin combien de souhaits de haine ai-je prononcés arrête arrête matias tes  
fantasmagories m'épuisent t'épuisent une chance que tu t'isoles que tu ne le dis à personne  
ce que tu vis cette maniaquerie inavouable inavouable quête quête non déambulation non  
errance désancrage désamarrage à quelques nœuds du vortex vortexte compter les nœuds  
avant l'engouffrement l'autoengouffrement l'invagination une chair morte dans une chair  
vivante j'en rirais si mon visage n'étais pas figé crispé en un rictus de condamné de  
toute façon je ne veux plus me voir dans la glace

tu m'enrages tu m'enrages

\*

je focaille encore toujours un peu plus sûrement parce que demain je n'ai rien à faire j'ai le  
temps mais en fait demain j'ai tout à faire puisque je ne fais rien aujourd'hui et depuis un

bout il me reste tout à faire il me reste tout à vivre et pourtant je vis quelque chose en ce moment une expérience humaine hors du commun un désir de dieu grec l'expérience de la conscience de la mort l'expérimentation de la prémort de l'inertie une fuite de tous les côtés un écartèlement liberté crierais-je cris rêche cri espoir-désespéré cri espoir-échec espoir d'angoisse espoir engrosse espoir inceste positivisme de borgne respire respire l'air entre-entre-entre sort-sort ne sort plus inspire inspire inspire expire expire peux plus écrire écrier

\*

j'en peux plus je le vois bien que ça donne rien d'écrire tout ça rien j'abdique de quoi j'abdique à exprimer à chercher à trouver une réponse une avenue à me trouver c'est ça c'est ça car tu es là matias ton récit se poursuivra même si tu te tais

\*

t'es parti mon ami je suis parti aussi t'as décidé d'aller plus loin décidément plus loin est-ce que l'inaccessible aussi est considéré comme loin vais-je comprendre ce que tu as compris et choisir d'y aller aussi à l'inaccessible ou plutôt l'accessible d'une seule manière définitive choix définitif ton choix a duré une agonie la conscience de la mort son inéluctabilité ne t'a pas permis d'être patient un grand malade impatient nous irons tous à ce non-lieu que tu as rejoint pourquoi ne pas y être allé ensemble avoir exploré les routes offertes à nous s'être perdu ensemble ensemble toi qui comme moi n'avais foi en rien d'où quelle force quelle croyance as-tu trouvées justifiant ce saut dans l'absence dans le vrai vide je ne conçois pas à quel point ton départ m'affecte m'infecte

\*

Maxime,

Feu mon amoureux.

J'aime croire que nous nous sommes aimés jusqu'au dernier instant.

J'espère que tu m'as aimé même lorsque tu te précipitais vers la mort?

Comment demander cela à qui que ce soit? C'est probablement la part égoïste en moi qui veut le croire malgré tout.

Je ne demande pas tant que ça : la présence d'une des deux personnes que j'aime le plus.

Tu trouvais ça poétique un saut dans le vide? Tu as imaginé le montage, la trame sonore, l'éclairage, la durée des plans, l'effet de vertige sur le spectateur. T'es con. Personne ne le verra ton court-métrage.

Tu voulais être sûr de ne pas manquer ton coup? Survivre après avoir gaspillé tes habiletés. Toutes ces aptitudes que tu haïssais. Tout était trop facile pour toi, même ton suicide.

Tout t'était tellement facile que tu as été capable de partir sans m'en glisser un mot. Sans en glisser un mot à Matias. C'est du courage ou de la lâcheté?

Je sens encore la chaleur de tes lèvres sur les miennes. Ça brûle. Et cette brûlure progresse en moi : sur ma langue, dans ma gorge, le long de mon torse. Comme dirait Matias : ton départ m'affecte, m'infecte.

Jour après jour la douleur se transforme comme si elle avait des ressources d'imagination insoupçonnées, mais seulement dans le registre de ce qui fait mal (un peu comme toi à vrai dire). Je ne pensais pas que la souffrance pouvait être aussi complexe. Matias trouverait sûrement une façon imagée pour exprimer ça : un bouquet, un feu d'artifice d'afflictions dans le cœur (ou quelque chose du genre).

Vraiment, cela se confirme, j'ai toujours été la plus raisonnable de nous trois. Maxime le bon à tout, Matias dans la lune et Marie-Andrée la cartésienne. Un bon trio malgré tout.

J'ai sous-loué vos chambres, mais je pense aussi louer la mienne. J'ai discuté avec la propriétaire de Matias. Elle accepte de me louer son appartement. Moi qui pensais quitter Trois-Rivières pour aller étudier à Montréal. Comme quoi, il peut y avoir du positif au cœur du chaos.

L'amoureuse que tu as laissée derrière, Méandre.



pensée-éboulis pensée-avalanche pensée avalant pensée dégringolade ingestive  
 indigeste répétition répétition répète grand mortier de tout ce que j'ai pu réfléchir  
 expérimenter grand mortier broie broie crée une pâte pâte à modeler crée  
 frises et spires jeux d'ombres et trompe-l'œil morcelle morcelle épure  
 épure pure quelle farce langue langue tu le vois bien tu me trahis tu m'abandonnes  
 toi-aussi faux filet de sûreté faux parachute faux liant es-tu  
 vraiment le seul outil à portée tu te terres partout insinueuse insidieuse on  
 dit que les actions parlent plus fort que les mots mais tu te caches derrière les actions les  
 actions sont poussées par les mots lorsque je n'ai plus de mots je tombe en catalepsie  
 c'est que tu ne comptes que sur eux je ne compte que sur lui sur elle  
 tu marches sur les filins de l'ordre symbolique mais tu oublies les interstices les  
 mailles du filet mais tes chutes t'y mènent invariablement

\*

pas assez aveugle pas assez sourd pas assez idiot pas assez flexible pas  
 assez roseau pas assez inhumain pas assez libre pas assez fort pas outillé pas  
 d'autres langages sous la main que dis-je j'ai des staedtler mes staedtler

\*

marche forcée marche forcée marche forcée claudiquer boiter refuser de tomber à  
 genoux pas de prière pas de prière forcée par l'égarement je ne suis pas perdu  
 je suis là où j'ai choisi d'être j'ai ma place ici avec les autres mes  
 compères jim morrison jason molina claude cahun antonin artaud pierre  
 chamberland rené lapierre freidrich nietzsche antoine volodine les désespérés les  
 au-bord-du-suicide les empoisonnés les empoisonneurs de rêve de nations  
 pas idoles mais contre-modèles résistants

voilà revoilà tu tentes de t'ériger d'ériger ta condition en création ton conditionnement en  
 déliement le délit c'est d'y croire tu m'agresses

monde tu m'agresses



## socialisation nécessaire nécessaire socialisation

s'organiser en société devrait nous protéger les uns des autres la violence subsiste  
comment déclarer cela dans un pays en paix prétention mais non je  
sais voir vendre des armes pour que les autres fassent la mort s'en croire à l'abri  
ne voir que notre nombril

\*

agrippé à une branche dans un courant printanier montée des eaux ma mère  
aussi à en laisser des rides sérieuses sur son front défendre  
prendre la défense de tant de gens que les gens les plus proches restent mirages  
un plus grand combat plus important plus important  
regarder au loin ailleurs à créer un flou autour de soi un effet de  
tunnel de trop grande vitesse comment comment la critiquer ne  
pas le faire s'abstenir s'abstenir  
la honte écrire contre les autres s'être tellement critiqué à s'en  
arracher les ongles que qu'attaquer ses alliés devient naturel plus facile  
un réflexe de lâche

plus d'espace il me faut plus d'espace pour lire entre les pensées les  
désirs ce qui les pousse à la surface ce qui ne filtre pas entre les mailles

\*

tout me casse entre les doigts ai-je envoyé mon meilleur ami à sa mort par  
distanciation par inadaptabilité par incompréhension de son troublemal  
inquiétante étrangeté caisse de résonance assourdie un signe de la main avant de  
partir pour la guerre guerre contre lui-même guerre contre moi-même  
terme trop généreux pour l'égoïste combat que je livre délivre délivre-moi  
du mal du maltrouble mère qui délivre l'enfant l'offre au mal au mal monde au  
malêtre au mal être aimé père s'en joug pour des raisons empiriques  
érectionnelles le monde s'est bâti sur un malentendu

\*

virelangue vire langue de bois paroles de bûches de bûcher accusations lancées  
 au ciel même si personne ne s'y trouve une absence de plus avoir l'habitude de  
 s'accrocher à rien ni personne à une autre époque on m'aurait brûlé vif pour ces paroles  
 profanes feu en dedans feu en dehors cela ne change rien les paroles  
 s'envolent en fumées même s'il n'y a plus d'oxygène pour les prononcer à bout de  
 souffle cervelle à bout de force disjonction disjoncté disjoint je me  
 vois distordu distendre l'égo en faire un ballon le laisser s'envoler grâce à  
 l'air chaud de la combustion du moi moi-assailli moassailli saillie en moi  
 désirs à l'avant-garde modèles rétrogrades à bas abat les structures tes  
 points d'origines emprunte les points de fuite que la fuite te serve pour une fois  
 que la fuite te serve de voix qu'elle parle par-dessus les autres plus fort  
 plus fort que les origines les entailles les entaillasses les castrations les  
 normalisations les aprioris les clichés tes clichés matias les clichés de ton  
 enfance se forger une nouvelle mémoire dans le feu de ses désirs libérés mais risque  
 le risque de tout brûler santé mentale incluse santé physique déjà au va-  
 l'eau inscrire en soi les décisions que l'on prend les détours que l'on emprunte les  
 balles courbes sillons de mort d'un passé indésirable car décalage générationnel trop fort  
 trop grand tout bouge trop vite le flou le flou trop de choix trop  
 d'avenues trop de pistes trop de réflexions multiple multiple monde plus  
 assez de cette dimension il en faut plus plus assez de cet univers il doit être  
 multi plus assez de notre planète il nous faut la voisine plus assez des terres il  
 nous faut les océans plus assez de moi je tu dois être multiple mais trop de toi  
 trop de vous trop de ceux qui veulent et qui pillent trop de ceux qui n'ont pas  
 assez qui veulent et qui vèlent bétail bétail bon qu'à mettre au feu

feu

volute

libère

nos raisons

déraisonne

car ça aussi

c'est être

humain

\*

j'ose fabuler que même si un frère ou une sœur il y avait eu les mêmes gestes elle il  
 aurait perpétré repousser dénigrer dans les moindres menus détails qui  
 s'en soucie qui s'en soucie guère gagner chaque bataille des éclopés  
 démineurs

je me fais démineur de ces inscriptions expérientielles

car elles

ne sont pas sens pur

impuretés intégrées plutôt

chaque image comme une entaille une blessure puis cicatrice

voilà pourquoi je me panse

me repait

de mes pansements mnémoniques

anamnèse de mon pathétisme indécrottable j'en déchirerais ma peau pour vivre le monde  
 comme un autre une autre mais je suis bien trop patriotique mon corps ma patrie  
 mon ressenti mon pays mes doutes mes hystéries symboles de la  
 révolution qu'il y a en moi révolution à venir suffit de me trouver une identité une  
 volonté révisée que mes fragments prennent conscience d'eux qu'ils s'unissent

qu'apparaisse l'image l'idéalimage mon seul projet la seule chose qui me fasse  
 bander embrasse-moi narcisse je me suis démuni dévoilé à toi

à toi la chance

moi

j'abandonne

je m'abandonne

à toi

toi-je

moi-je

moije tumoi

moijetumoi

flou cathartique

\*

où êtes-vous je ne comprends pas

c'est moi qui suis parti rien de plus normal pas de quoi en faire une crise

quitte le nid pas d'inspection des plumes

combien

de temps

devrai-je chuter

décalage

rouler sur la ligne pointillée

osciller entre deux identités

de la chute à montréal

de la chute à ma chute

tomber sans cesse

personne qui attend ma chute faux

elle a connu la chute sa chute mon ami mon amie

peut-être

aurions-nous pu

tomber

l'un contre l'autre

rêve fantasme absurde

car je tombe toujours

seul

vous me manquez

\*

fantasme de lucidité tu dois mourir pourrir dans l'œuf matrice  
 d'incohérence contient comprime le message avale-le comme bile un  
 goût acide stagnant dans la bouche gorge irritée refus de dire et et plongée dans  
 l'erratique conscience recense recense l'amphigouri gélatineux car cette matière  
 est la seule qui te décrive *connaissance par les gouffres* par les gouffres de l'égo

l'égovoïdal œuf d'où peut naître un soi sensé pour soi *le réel que je suis*  
non

rien ni personne n'émergera de cette belliqueuse rhapsodie

violence alinéaire l'aliéné-erre langage en perte

descente de dante de mots à mots de bouche à bouche échange de fluide  
comme échange de position morale que dis-je poison dans le verbe pensée  
comme venin dans le corps

nécrose nécrose de la langue

serrement de gorge

un crocodile a mordu mes viscères

tourne tord vrille ce qui me sert d'évacuation

tout reste en dedans

giron de tous les symboles que je porte

\*

sédimentation du sens

le sens est la chute

vers le bas

s'accumule

qui j'étais

l'instant passé

tout à l'heure

hier

\*

moi-même

\*

je suis affamé

n'ont-ils pas eu faim de moi

souper

silence

manger

ses larmes

surtout

sur tout

n'émettre

aucune

opinion

nourriture

lourde

trop

manger

pas mettre

grain de sel

sur rien

bruit de salière

silence

dernier

repas

avec tous ces proches

proches

lointains

nœuds

dans le ventre

os non digérés

déchirant

le colon

\*

illusion de vitesse

comme glissade d'eau

ou champignon magique

pensée multidirectionnelle

traqueur ne sachant à quelle proie se vouer

espace conscient

explosion

envoyé valser dans l'espace

besoin d'un lieu fixe

l'espace d'un rêve

un nombre de symboles limité



mais

dors plus ou dors trop sans rêve

plus accès

laissé de l'autre côté

coincé dans la pointe de l'iceberg

corps submergé

des fragments qui craquent

dérivent

juste la dysfonction

le retour du réprimé

danse macabre

des processus

élémentaux

embarré à l'extérieur de la maison

partis en *roadtrip* dit la note

lune de miel interminable

intimité incroyable

je dormirai sous le porche

un soir d'automne

un égo de couple surdimensionné

pour se défendre contre le monde

fallait m'en laisser un peu

blesseulé

\*

trop lugubre

besoin d'air

respire

regarde

touche

goûte

sens

ça arrête le cri dans le ventilateur

dis-moi

ça arrête la débâcle dans

l'antarctique de ton cœur

dis-moi

ça empêche la digue de céder ça te

donne l'illusion de

ça te donne le goût de

choisir une illusion

dis-moi

essaie à nouveau

un espace zen

un petit carré de sable à racler

peindre avec de l'eau sur une roche

tracer ton nom avec ton doigt dans l'air

pisser dans la neige

des actions futiles

futiles comme vivre

attention

attention

contemple

recommence contemple à nouveau

laisse

de l'espace

aux choses

aux battements de ton cœur

aux gargouillis dans tes viscères

au mal dans ton bras

et arrête d'écrire merde

\*

qu'est-ce qui encore te pousse à tout recenser      quelles annales tentes-tu de fonder

personne ne lira ça      personne ne te lira      ce n'est pas nouveau

personne n'est là      personne n'est au rendez-vous      peut-être      est-ce

pourquoi je tente de me dépersonnaliser      personne est le seul au rendez-vous

alors je m'y acoquine      je le copie      je le reproduis en série

reproduit l'absence

absence en série

absence reproduit absence

autre

bonheur incestueux

des mots trop forts pour ce que j'en comprends

pour la rétention que j'en fais

\*

matias

je ne te vois plus matias

je ne te sens plus

je me sens mais matias non

non

tu sais que tu es encore là

tu te guettes

guépard

prédateur de toi-même

un saut et puis mord

une blessure fatale dans le dos une morsure dans le cou

qui est le coupable toi ou toi

moi ou moi

paradoxe'hélicoïdal

vertige

vestige

d'une toiture  
d'un toi  
identifié  
auto-identifiant  
édifiant  
retour en arrière  
ou projection  
prospection  
d'une identité  
non identique  
une différenciation  
du pareil au même  
jamais  
ne  
jamais  
dire  
jamais  
verbaliser  
corporaliser

incorporer  
désacraliser  
ses fondations  
ses origines  
les profaner  
au grand dam  
de tous  
le faire  
dans l'intimité  
dans l'inertie  
dans l' inanité  
dans l'épilepsie  
dans  
l'ellipse  
l'hélice  
broyante  
de l'esprit  
lui demander  
de se taire

de se poser

enfin

tu n'es plus

\*

te parler c'est me parler

j'écris avec mes larmes

des cercles grisâtres s'agglutinent

trouver cela beau et pathétique

contempler mon visage atterré yeux rouges pupilles grandes et noires

iris en désertions

plus bas

des cernes de maltraité

des chutes y dévalent

jusqu'aux lèvres

qui boivent

avalent

le sel

fiel

envers moi-même

envers et contre tous

\*

flou

perceptif

aperceptif

pupille drapeau claqué au vent

mots anagrammes

lettres collent entre-elles

dyslexie

du sensuel

de l'intellect

doute

instinctif

contre-instinctif

avoir appris

à ne pas faire confiance

méfiance des influx

autonomie handicapée

hétéronomie



subordination

sans but

autre que l'asservissement

non

\*

cartésianisme dans la tempête

toile d'araignée qui cède

tout à rebâtir

\*

neige de pensées abstraites

\*

me fuyais

fuyais la vie si

si

si

si question ne restait plus

\*

me glisser dans mon ombre

dimension attirante

indéchiffrable

agrammaticale

épuisement

de ce qui m'a paru comme seul outil

abandon supplémentaire

que me restera-t-il

enfin

premières traces

d'un dénudement avancé

satyre antique

excréments comme derniers symboles

communicants

fornique avec mon ombre

expression du bas

tarir

tarir tarissez-vous

derniers mots

taisez-vous taisez-moi

tarir la hargne-haine en moi

le galimatias

l'amphigouri

protéiforme démembre la structure

kraken engloutis le navire

finis

océan du non-sens

noies démembrés dévorent étouffés assourdis tais étripés étreints écorché blessés esseules  
 blesseules décapités encryptés confonds lies et délies nouds et mêles ratures et plonges à  
 l'aveugle danses empêche-moi d'écrier

\*

fond

espace

centre

indescriptibles

y mettre la voix c'est la taire

creuser

déchirer

palabrer

inexplicable

inintelligible

noyau flou

subjectivité

toile

réel

infusionnables

peut pas atteindre le sentiment océanique

symbiose initiale rejetée trop vite

chaton pas sevré

rupture au monde trop nette

\*

ces pages sont pleines

ne paraissent que les anicroches

les croches

les noires

les blanches

la partition

où

où se trouve la mélodie

page pleine mais vide

le reste se déroule en moi

reste reste

écho d'un famélique sens

échographie

doit être faite

non formulée

alors alors

comment

sans lettres sans mots

que la page blanchisse davantage

que ma gueule ma gueule

mes mains mes doigts

cessent enfin

ce vil clavardage avec le néant

car mots effacés raturés

réécris réeffacés

fractions fractales d'expression

incalculables efforts pour des énoncés minuscules

sensimagré éparpille-toi

chut

chuuuut

\*

absence

engendre

absence

\*

attention

attention

je ne suis pas perdu

glisse

glisse

entre les mailles

glisse

glisse

hors du vortexte

vertige

vestige

une expérience exorbitante

\*

pise sombre en atlantide

lentement

\*

encore

trouver

encore

perdre

perdu

s'interroger à se perdre

\*

l'homme marche dans une forêt de symboles

que je ne vois presque plus

\*

pensée baroque

perspective labyrinthite

haut le cœur

connaissance par les gouffres

égouffre

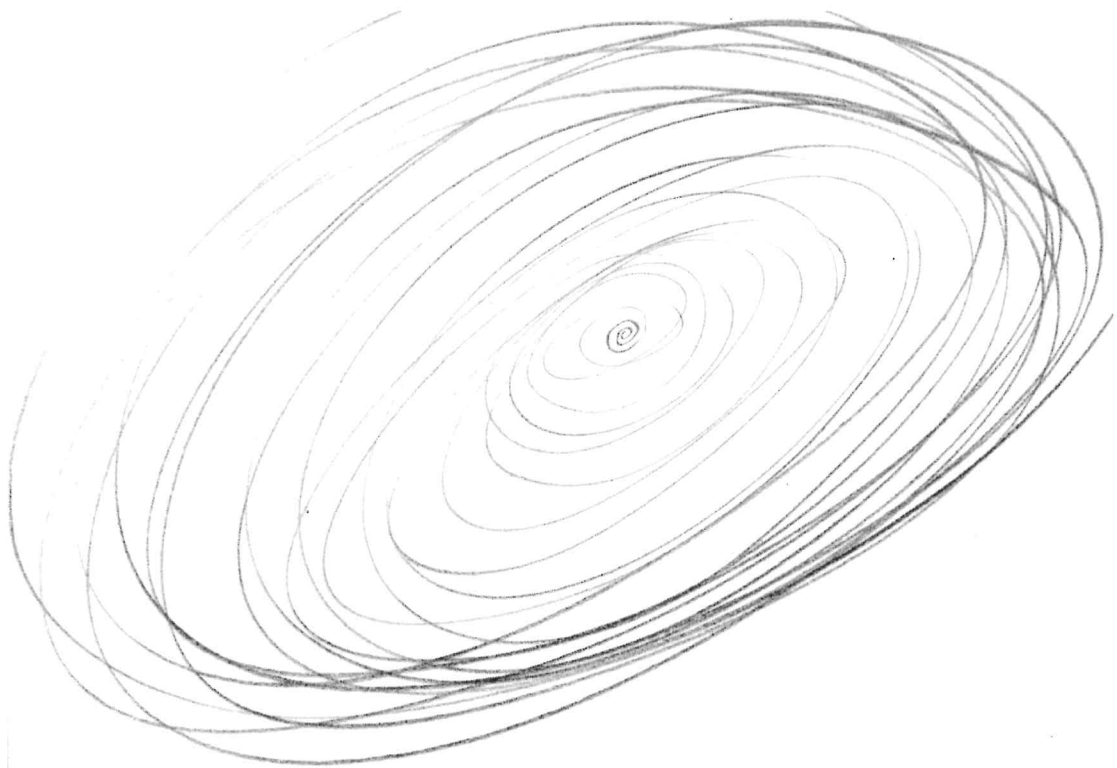
séquoia de relations

bras cassé

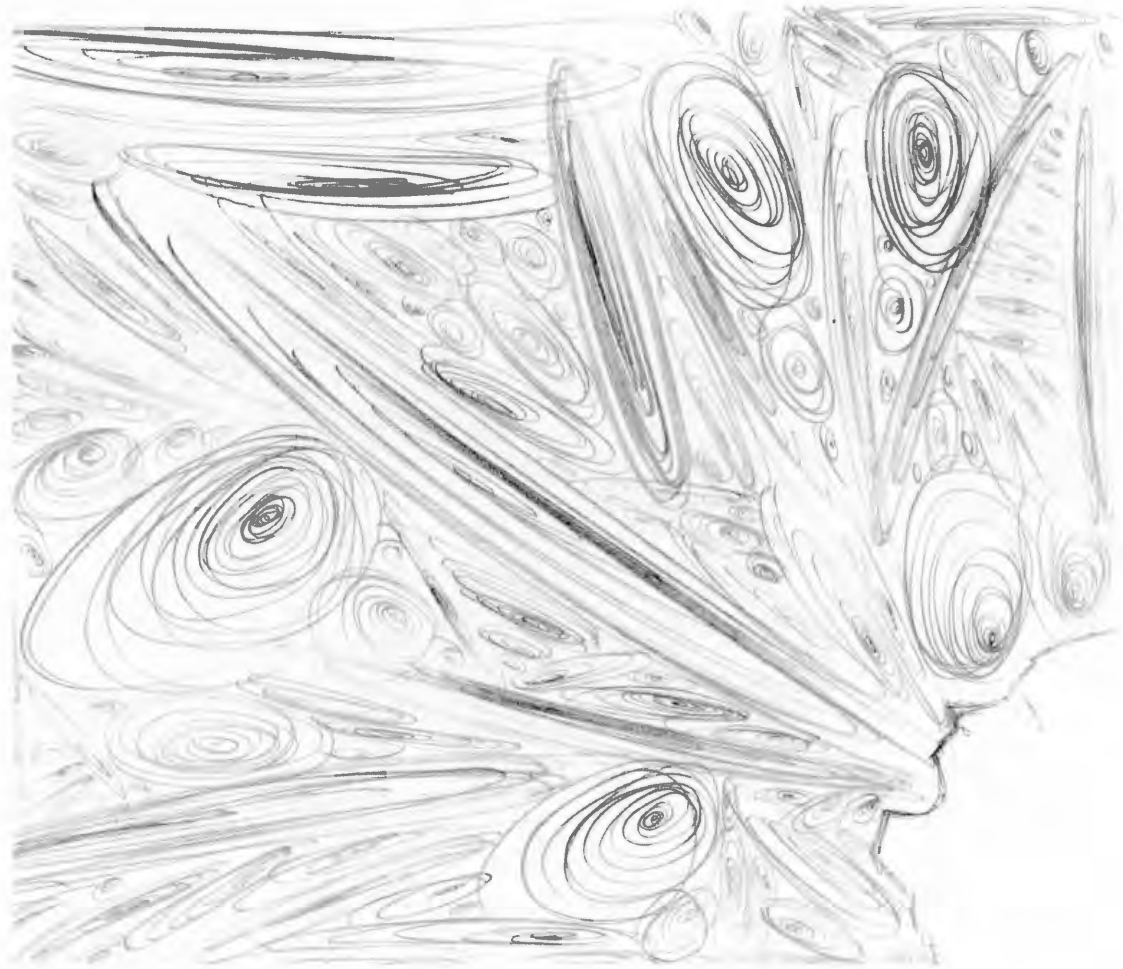
reptation

**dans l'innommable**











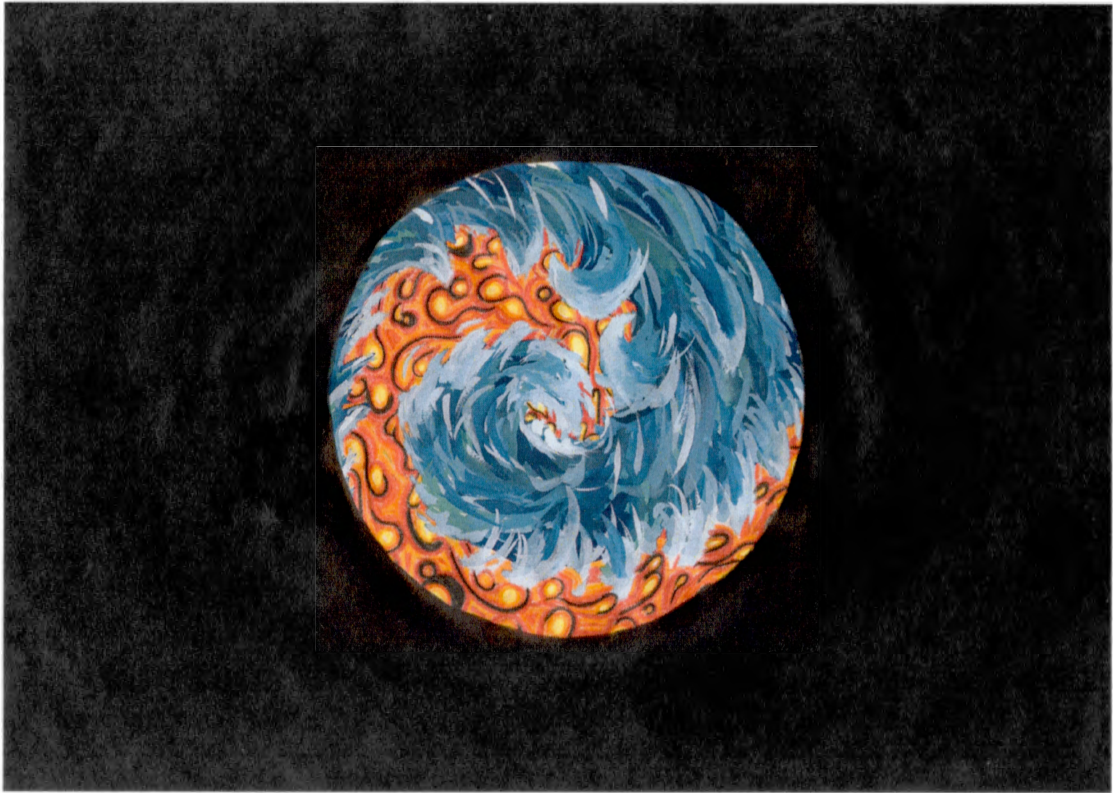


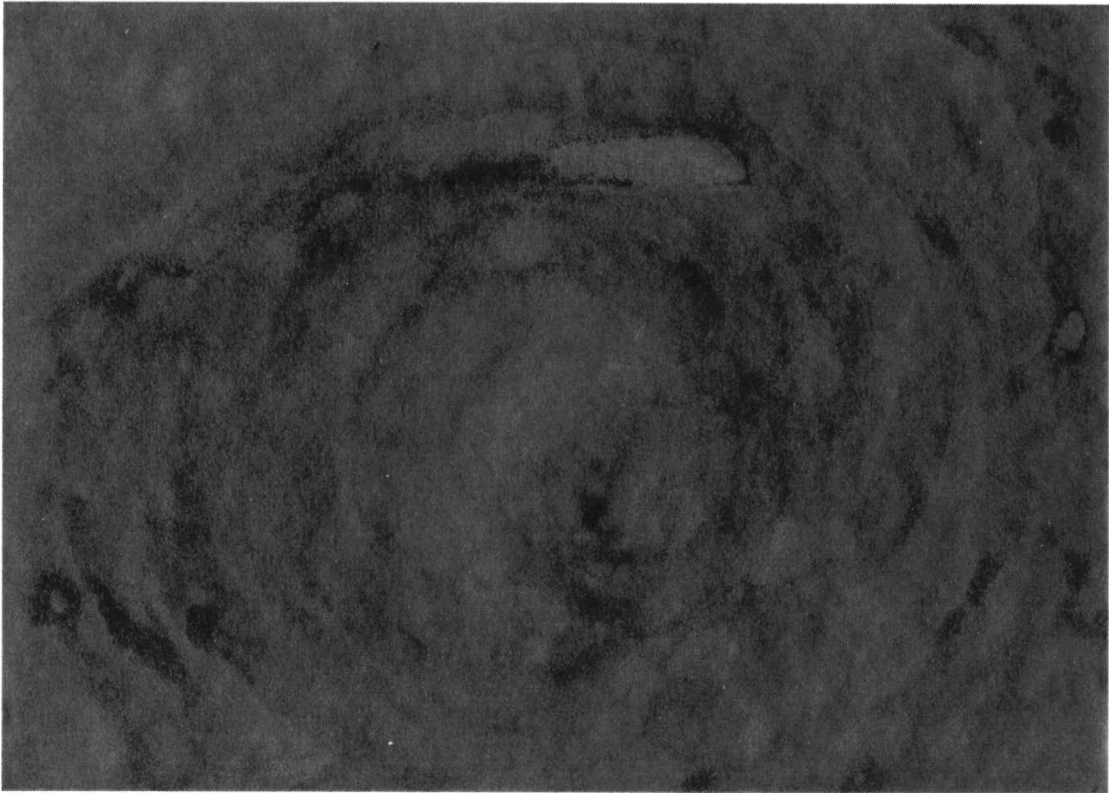


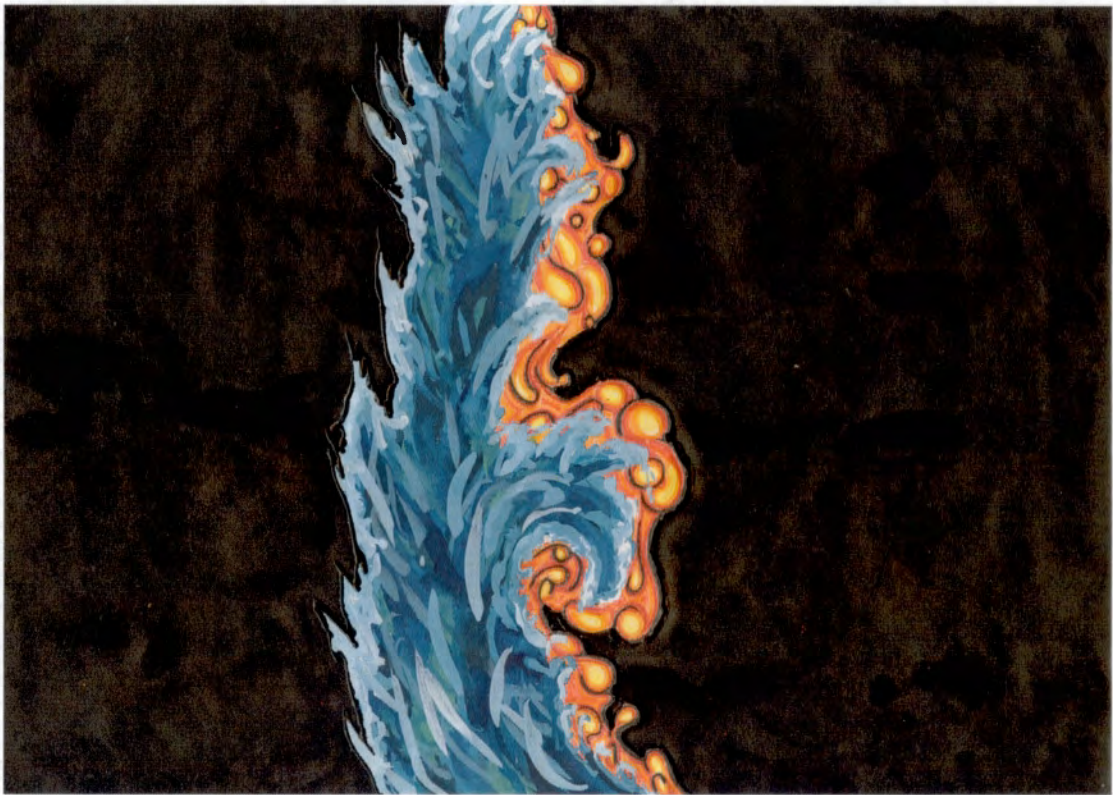


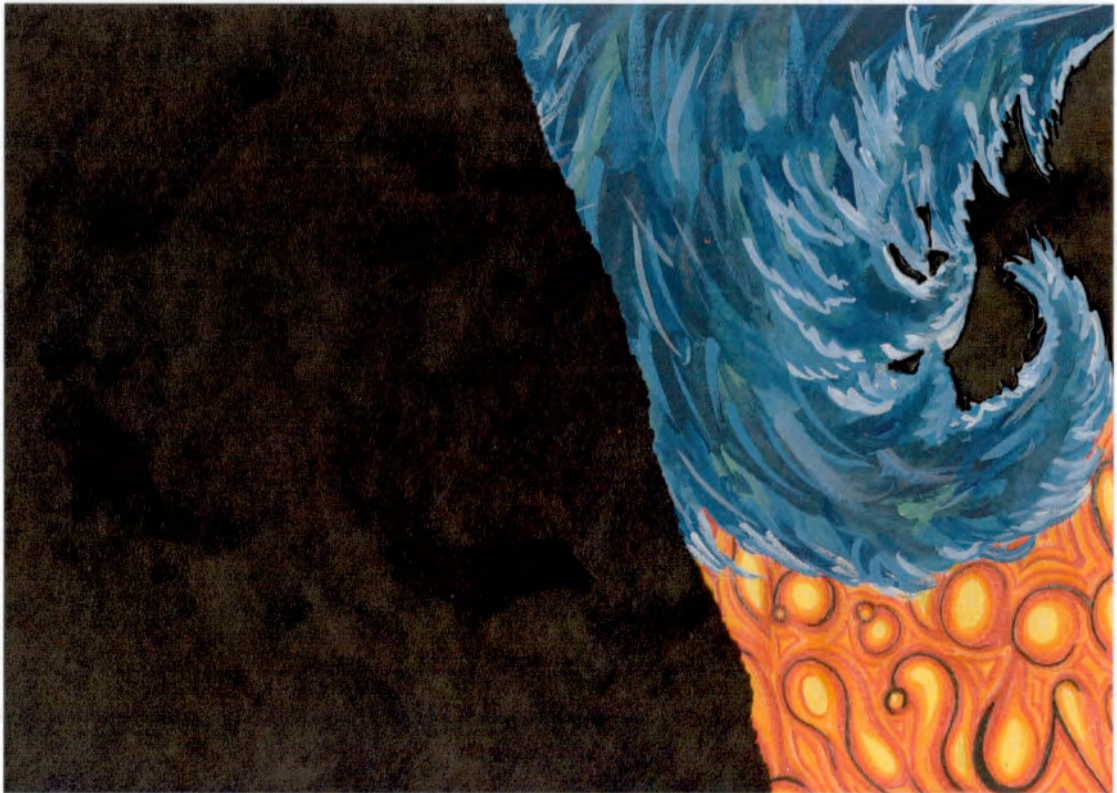








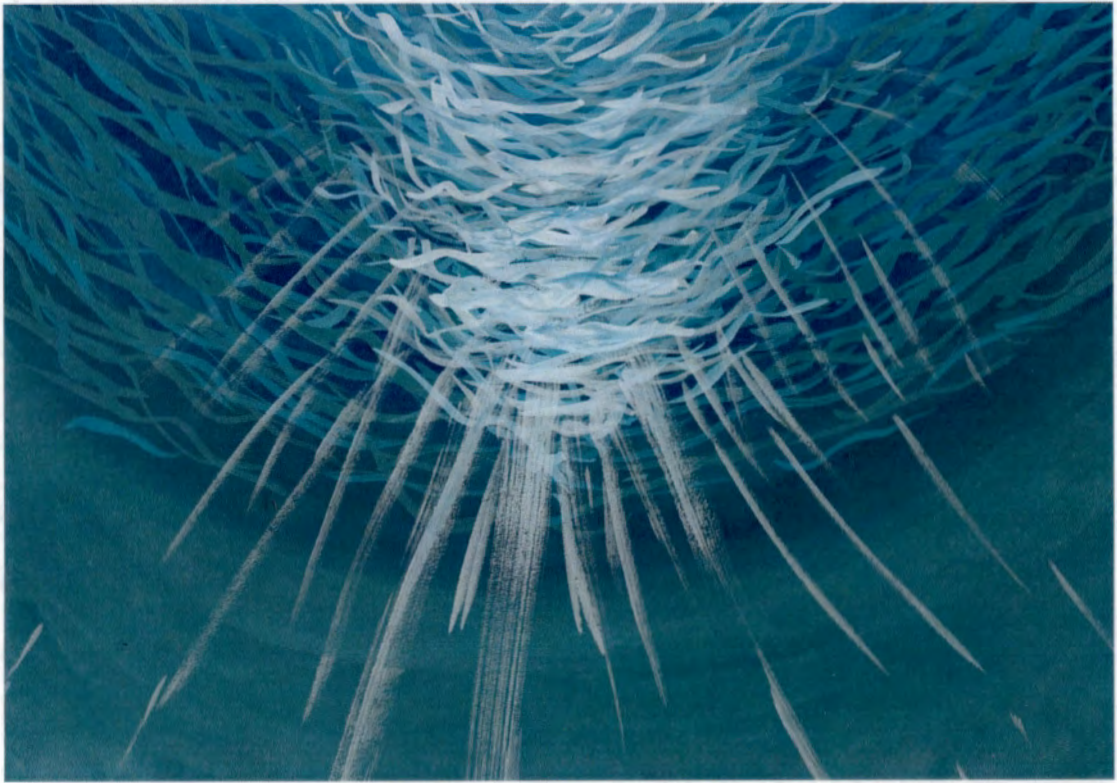




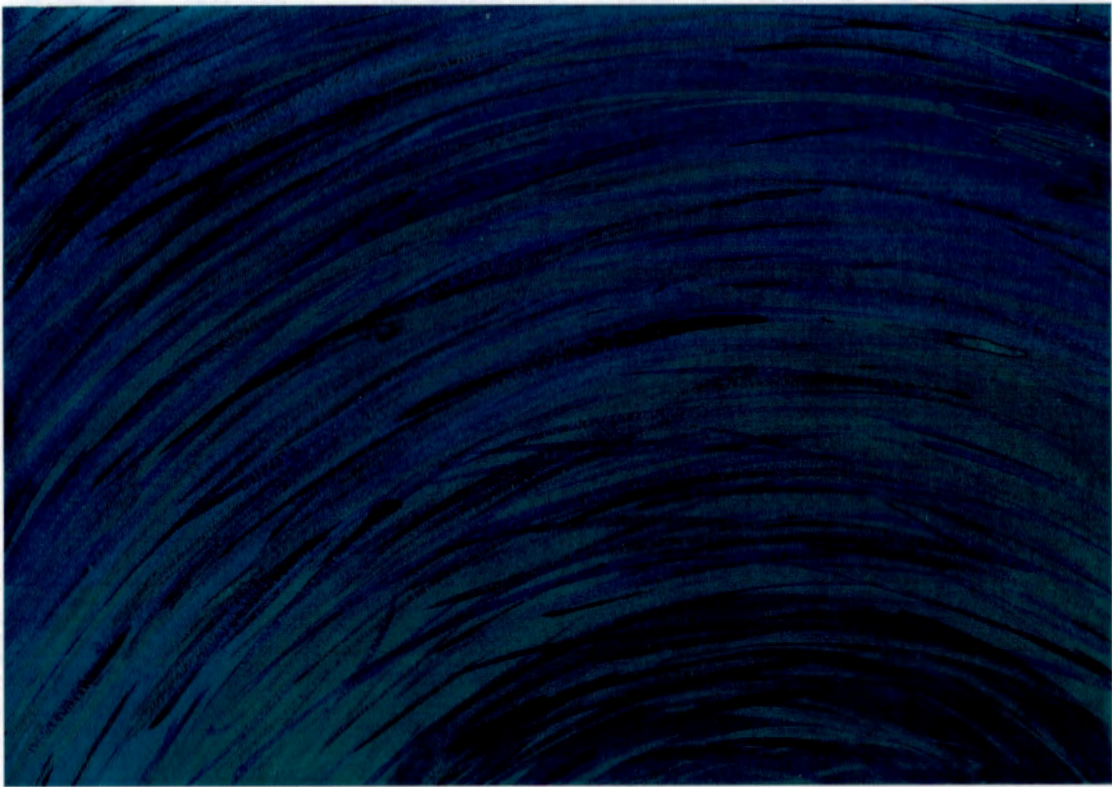












Matias,

T'es mieux de ne pas être allé te jeter en bas d'un édifice toi aussi. Je pense que tu es allé assez loin comme ça.

J'ai décidé de prendre ton appartement; j'y emménage à la fin du mois. En fait, si tu lis cette lettre, c'est que tu y es revenu. Surprise (!)

J'ai aussi pris la liberté d'organiser tes écrits et tes dessins. Tu vas sûrement m'haïr, mais j'ai décidé d'en envoyer une copie à tes parents. Comment Maxime aurait dit ça? Les absents ont toujours tort...

Eh! Bien. Je vais te le dire franchement : tu as tort, Matias. Tort de partir à un moment pareil. Tort de partir dans l'état où tu étais. Tort de ne pas avoir pris contact avec moi. Tort de ne rien m'avoir dit, comme Maxime. Tort de t'être mis dans une telle misère.

Mais, je ne sais pas réellement ce que tu as vécu. Ce qui t'as mené dans de tels retranchements. Et à disparaître.

Tu n'es pas un fardeau. Ce que tu penses importe; m'importe à moi, au moins, et importait à Maxime. Même si je ne comprends pas tout, je suis prête à t'écouter. Tu l'as fait pour moi, je peux te rendre la pareille. Je ne le fais pas en pensant que c'est mon rôle. Je le fais parce que nous sommes amis. Cette noirceur que tu portes, je la connais. Elle ne me fait pas peur. Je l'ai retrouvée en Maxime aussi. Je l'ai découverte en moi. Tout le monde la porte. La différence, c'est que certains sont meilleurs à la cacher.

Personne ne te veut du mal. Personne ne t'abandonnera plus et, même si cela arrivait à nouveau, ce ne serait pas de ta faute.

Je suis là, je t'attends. Bon, j'ai un peu le goût de t'en coller une, mais je t'attends.

Je sais. Tu sais que je sais.

Le suicide de Maxime nous a jetés par terre.

J'aimerais tellement te parler de tout ça. Ne m'abandonne pas toi aussi. Je tente, de toutes mes forces, de passer par-dessus sa mort. Un peu de soutien ne serait vraiment pas de refus.

Ton amie, Méandre.

## SAISIR L'INSAISSABLE

Avant ce qui suit, des pages et des pages ont été raturées.

Paul Chamberland

### Introduction

L'idée initiale de mon projet d'essai m'a filé entre les doigts. C'était une approche académique, très encadrée d'un processus – en apparence – simple, c'est-à-dire l'analyse de la remédiatisation du texte en dessin dans mon projet de création. Or, l'observation de cette transformation, de ses possibilités et des résistances rencontrées a laissé transparaître une complexité hors du commun, et ce, dans cet espace intermédiatique entre deux formes de langage. Il faut ajouter que l'un des enjeux du recours à un second médium, du moins en ce qui concerne mon récit, était d'arriver à exprimer l'inexprimable ou, plus précisément, à témoigner d'un espace hors langage, peut-être même prélangagier : un espace viscéral, existentiel, à partir duquel construire une identité (pour mon personnage) en accord avec elle-même. Invariablement, cet espace ou cet état se sont montrés tout aussi irreprésentables qu'inexprimables, et ce, de par leur nature paradoxale et amphigourique.

À force de réflexion, j'ai réalisé que ce que je tentais de saisir, dans plusieurs aspects de mon projet de mémoire, était insaisissable. L'espace communiquant, dit intermédiaire, entre texte et dessin m'a semblé innommable. La raison de vivre de mon personnage principal, l'assise fondamentale du texte, ne s'est pas manifestée malgré le dépouillement radical que j'ai fait subir au texte et au personnage. Tout aussi insaisissable a été l'équilibre entre pulsion de vie et pulsion de mort chez Matias, et ce, au cours de sa déconstruction identitaire. Toute aussi inexprimable a été l'expression des pulsions symboliques du retour à l'espace matriciel maternel ou des pulsions de confrontation avec les figures du père symbolique. Lors de ces inquisitions, une forme d'inexprimabilité paradoxale s'est mise en place. J'ai réalisé que cette insaisissabilité passait, en partie, par un système de croyances nietzschéen voulant qu'il n'y ait pas de vérité, du moins, pas de vérité dans le langage, car ce dernier est un outil humain, trop imparfaitement humain. Cette insaisissabilité passait aussi par une posture de doute; car ma nature est de remettre constamment en question le savoir avec lequel j'entre en relation,

les émotions qui montent et remontent, les pulsions qui fument et s'entortillent; mes doutes sur les rapports humains; doutes sur les croyances, mes croyances; doutes sur notre rapport au monde, sur mon rapport au monde. N'y a-t-il rien de plus logique, en fait? Logique, puisqu'il est excessivement difficile de s'orienter dans notre monde (post-)moderne où l'information se multiplie, où les communautés ethniques et culturelles se diffusent et se mélangent, où les gens s'isolent dans des systèmes autoréférentiels cristallisants, où les discours sont manipulés pour créer des flous sur les rouages des sociétés, où l'information est de plus en plus accessible, et ce, sans garantir sa validité, sa pertinence ou les valeurs la soutenant. Je m'interromps, car cette liste n'a rien de nouveau ou de révélateur, du moins, en dehors de mon propre rapport aux choses. Je réalise qu'il s'agit plutôt d'une posture, d'une forme de constatation résultant de mon expérience du monde. Or, cette posture n'est pas entièrement isolée, il s'agirait plutôt d'une forme de tradition ou de sensibilité : sensibilité métaphysique peut-être, sinon animale et psychique, c'est-à-dire d'une forme d'hypervigilance ou d'anxiété par rapport au monde. Non, plus précisément, de mon rapport au monde; de mon expérience intérieure avec cette « forêt de symboles » qu'est la société des Hommes.

C'est donc au fil de l'écriture de mon récit et au cours de mes recherches et lectures que j'ai commencé à concevoir l'idée de m'enquérir de l'existence de cette potentielle tradition, ainsi que de présupposer ce qui la constitue. De surcroît, je trouvais important d'identifier ce qui pouvait amener un individu à s'aventurer sur cette voie (celle de l'insaisissable).

#### L'insaisissabilité comme posture?

J'en suis venu à me questionner sur la viabilité de ce que l'on pourrait nommer « une posture de l'insaisissabilité ». Lors de mes premiers instants de réflexion sur cette voie, la nature propre de cette avenue s'est manifestée car les termes de « posture » et d'« insaisissabilité » ne peuvent pas simplement cohabiter sans devoir être définis. Le premier représente, dans le domaine des études littéraires, un rapport personnel à l'écriture, sinon un rapport au champ littéraire et, par extension, un rapport au monde. Ce terme « fixe » un certain nombre de relations (de l'écrivain) avec des courants, des genres, des sujets, des

objets, etc. En contrepartie, le second terme représente tout l'opposé, c'est-à-dire l'impossibilité d'une posture, car le sujet ou l'objet d'intérêt ne peuvent être saisis. Ils peuvent être questionnés, ils peuvent être nommés, toutefois leur nature fuyante, complexe et paradoxale empêche leur classification ou bien leur fixation. Ainsi, il s'agirait plutôt d'une sensibilité à ce qui ne s'appréhende pas, à ce qui confond, à ce qui glisse.

### Sensibilité

Sensibilité? Très bien. Or, il est difficile d'écarter complètement un terme aussi performant que celui de « posture ». Ce dernier arrive aisément à signifier : « à partir de ce(s) point(s), je m'organise face au monde », « à partir d'ici, je suis en connaissance des choix que je fais et comprends bien le champ dans lequel j'évolue », sinon « je suis et je vais vers [...] ». Du moins, est-ce la manière dont je l'entends. Or, le terme de sensibilité peut-il vraiment pallier à un mot aussi dense? Je le crois, car le postulat de ces deux termes est entièrement différent. Le premier (posture), passe par une activité de l'esprit, le second (sensibilité), par des capacités perceptives. Je le formule ainsi, car je ne conçois pas cette sensibilité comme étant limitée aux cinq sens. Elle peut être intellectuelle, sensorielle comme émotionnelle. Ainsi, en études littéraires, il ne s'agirait plus de dresser des listes de procédés, de genres, d'œuvres ou d'auteurs à inclure ou à exclure de son atelier. Il s'agirait plutôt de rester ouvert, flexible et influençable face à l'expérience d'écriture de l'autre; face à l'expérience du monde de l'autre. C'est une façon d'être à l'autre, à l'art. C'est la possibilité de découvrir de l'inestimable dans le plus repoussant, dans le plus banal, dans le plus étranger. C'est rester sensible, vulnérable devant ce qui nous pousse à nous figer, à nous défendre: C'est rester vigilant face à la sensibilité de l'autre tout en sachant très bien qu'il sera impossible d'expérimenter le monde à sa manière. C'est tendre vers l'autre puisque nos perceptions sont limitées; puisqu'il nous est impossible de tout expérimenter. En même temps, ce rapport n'est pas qu'interpersonnel, il s'établit aussi avec le savoir et avec l'inconnu. Dans le savoir, il y a de l'incompréhensible; dans l'humain, il y a de l'inconnu. Cette sensibilité consiste à se mouvoir vers ce qui n'a pas de lieu, ce qui n'a pas d'espace défini. C'est refuser une réponse donnée, car trop d'inconnu subsiste. Mais, je devance mon propos.

### Hyperexcitabilité/hypervigilance

Sensibilité? Très bien. Or, je me questionne : s'agit-il bien d'une banale sensibilité? Sensibilité qui mènerait à de si profondes considérations? Se pourrait-il qu'il s'agisse d'une « excitabilité » moins commune? Je pense à l'hypersensibilité ou, plus négativement, à l'hypervigilance. En ce qui a trait à la première :

[I]es auteurs spécialisés en douance définissent l'hypersensibilité (ou hyperexcitabilité) comme une sensibilité biologique aux stimuli de l'environnement, provisoire ou durable, qui est plus élevée que la moyenne des gens et qui engendre donc une réaction émotive et comportementale plus intense pouvant être perçue comme exagérée ou extrême. Les processus physiologiques reliant une intelligence élevée à une meilleure discrimination sensorielle ont déjà été démontrés dans plusieurs études<sup>1</sup>.

Se pourrait-il aussi qu'une forme de tradition, nommément la sensibilité à l'insaisissable, se soit organisée autour d'individus ayant une hypersensibilité en commun? Si l'on se fie aux théories de Kazimierz Dabrowski (réputé chercheur-psychologue ayant développé la théorie de la désintégration positive) :

[I]es aspects développementaux du bagage héréditaire et constitutionnel sont représentés par des habiletés générales ou particulières, des intérêts, des talents et par les formes d'hyperexcitabilité psychique. L'hyperexcitabilité psychique désigne une réactivité accrue, ou une sensibilité au-dessus de la moyenne, vis-à-vis les stimuli internes et externes. Cinq formes d'hyperexcitabilité sont spécifiées : sensuelle, psychomotrice, émotionnelle, imaginative et intellectuelle<sup>2</sup>.

Il est à supposer qu'une hyperexcitabilité intellectuelle, sinon imaginative et émotionnelle, puisse mener certains individus à s'intéresser à un « objet » hors sens pour la majorité des gens puisque eux seuls sont conscients de sa « présence ». Or, l'aspect élitiste d'une telle proposition me fait hésiter quant à sa validité ou plutôt à sa pertinence pour identifier les membres de cette informelle tradition, ainsi que son objet d'étude – ce que j'ai nommé l'insaisissable. L'autre option, celle d'associer ces individus à une instabilité psychique telle que l'hypervigilance, me semble toute aussi caduque même si partiellement révélatrice. Elle

---

<sup>1</sup> Marianne Bélanger, Psy. D., Ph. D., Association Québécoise pour la Douance, [en ligne] <http://www.aqdouance.org/adulte-surdoue-hypersensibilites/> (page consultée le 27 avril).

<sup>2</sup> Kazimierz Dabrowski, Luc Granger et al., *Psychothérapies actuelles*, Aurèle Saint-Yves (dir.), Sainte-Foy, Les Éditions Saint-Yves inc., coll. « Service à la Psychologie et à la Psychothérapie », 1977, p. 118.

est révélatrice, car, l'être sensible, celui qui ressent la « présence » de l'insaisissable, subit une forme d'anxiété face à cet objet informe, et ce, puisque l'hypervigilance est un :

[é]tat d'alerte permanent de perception, d'attention et de conscience s'accompagnant d'une intensification des comportements ayant pour but de détecter les menaces. L'hypervigilance se traduit par une anxiété constante et une hypersensibilité à l'environnement, une réaction disproportionnée aux stimulations, induisant généralement une grande fatigue nerveuse<sup>3</sup>.

Est-il à croire alors que cette sensibilité n'est pas une condition préexistante chez un individu, mais qu'elle émerge d'un contexte traumatique? Ainsi, au lieu de douance, il s'agirait plutôt d'un état de stress et de méfiance poussant l'individu à être constamment sur ses gardes : au lieu de ne se méfier que de l'environnement, l'être sensible déplace sa méfiance vers la sphère intellectuelle, émotionnelle ou imaginative. À cela, j'ajouterais que l'hypervigilance peut aussi s'être développée à l'enfance. En effet, un enfant grandissant dans un contexte où ses perceptions sont constamment remises en question est à même de développer une méfiance quant à ses propres stimulus. Ainsi, on peut imaginer que les membres de cette tradition, d'une manière ou d'une autre, que ce soit par douance, par hypervigilance ou par choc traumatique ont développé une sensibilité irrégulière les ayant rendus sensibles et aptes à interagir avec l'insaisissable.

#### Insaisissable : une définition

Dans un autre ordre d'idées, que doit-on entendre, plus précisément, par le terme « insaisissable »? À la base, ce sont des sujets comme l'être, la conscience, l'individualité, la communauté, la nature du langage, la place de l'animalité en nous, la mort, etc. Or, l'exploration fondamentale de ces divers sujets apporte moins de réponses que de questions. Ce qui a son charme bien sûr. Toutefois, la multiplication des explications sur un phénomène produit son lot d'incertitude. En effet, malgré les nombreuses recherches, par exemple sur la conscience<sup>4</sup>, les spécialistes n'arrivent pas à s'entendre sur son fondement et ils ne cessent de

<sup>3</sup> S. N., « hypervigilance », psyblogs.net, [en ligne] : <http://definitions-de-psychologie.psyblogs.net/2017/01/hypervigilance.html> (consulté le 25 juin 2018).

<sup>4</sup> Nicholas Schiff, Mélanie Boly, Christof Koch, Colin McGinn, Terry Moran (modérateur), *The Whispering Mind : The Enduring Conundrum of Consciousness*, World Science Festival, 30 mai 2013, « YouTube », [en ligne] : [https://www.youtube.com/watch?v=y7RL\\_ZgdEw](https://www.youtube.com/watch?v=y7RL_ZgdEw) (page consultée le 14 juin 2018).



rappeler que leur version des « faits » n'est que théorie. Les paradigmes scientifiques changent, les croyances mutent. Dans le domaine des sciences humaines et sociales, la variété des perspectives génère un contexte anxiogène. Le terme est fort. Je dirais plutôt inquiétant. Tenter de définir l'être, par exemple, est une marche difficile vers l'incertitude. Tenter de théoriser notre rapport à la mort est une aventure vertigineuse, voire angoissante. Déconstruire le langage pour tenter de comprendre la genèse de la pensée humaine défie l'entendement. Tenter, au jour le jour, d'appréhender nos réactions pulsionnelles, émotives et psychiques génère une instabilité de tous les instants. Or, pour éviter ces vertiges, que faut-il faire? Il faut choisir un système de croyance, un paradigme dominant ou marginal; il faut se faire une raison; s'abandonner au spirituel, au religieux, au sexuel, au primal, à l'émotif. Bref, il faut s'arrêter, du moins, cesser d'alimenter l'ambivalence afin de prendre appui sur ce point de repère et se bâtir à partir de celui-ci. Et ça, c'est pour ceux qui ont pris la peine de s'interroger sur leur héritage familial et culturel (héritage au sens de Pierre Bourdieu, c'est-à-dire comme « capital ou social<sup>5</sup> »). En contrepartie, pour ceux qui ne savent pas à quel saint se vouer, ceux qui ne voient cette assise qu'à l'image de l'abandon du combat, de la cristallisation de l'esprit, de l'absorption d'un discours étranger et imparfait, de l'intégration de vérités-simulacres ou de fictions dominantes, que leur reste-t-il? Lorsque tout objet d'étude semble changer de phase et devenir fluide ou, pire, gazeux, ou encore lorsque toute construction humaine devient insaisissable, comment vivre avec cet état d'instabilité? L'insaisissable est donc méfiance; l'insaisissable est dissonance. Or, la nature de l'homme est de rechercher l'assonance cognitive. Cette absence d'assise l'en prive. Alors, il doit continuer à chercher, à tendre-vers. Tendre-vers en cherchant une assise tout en sachant très bien

---

<sup>5</sup> Le « capital social » représentant : « [...] le réseau de liaisons est le produit de stratégies d'investissement social consciemment ou inconsciemment orientées vers l'institution ou la reproduction de relations sociales directement utilisables, à court ou à long terme, c'est-à-dire vers la transformation de relations contingentes, comme les relations de voisinage, de travail ou même de parenté, en relations à la fois nécessaires et électives, impliquant des obligations durables subjectivement ressenties (sentiments de reconnaissance, de respect, d'amitié, etc.) ou institutionnellement garanties (droits) ; cela grâce à l'alchimie de l'échange (de paroles, de dons, de femmes, etc.) comme communication supposant et produisant la connaissance et la reconnaissance mutuelles. » Citation de : Pierre Bourdieu, « Le capital social », article paru dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31, janvier 1980, p. 2-3 et reproduit avec l'aimable autorisation de Jérôme Bourdieu. Texte repéré sur Cairn.info, [en ligne] [https://www.cairn.info/article.php?ID\\_ARTICLE=DEC\\_BEVOR\\_2006\\_01\\_0029](https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=DEC_BEVOR_2006_01_0029) (page consultée le 7 septembre 2018).

qu'aucune ne conviendra. Vil jeu des pulsions. Mouvement incessant. Mais, ultime mesquinerie, croire en rien est aussi croire; avoir foi est aussi une assise.

### Premier ancrage théorique

#### Le sentiment océanique

Devant la perplexité que génère cette sensibilité, je crois pertinent de poursuivre ma réflexion quant à sa validité. C'est en lisant *Malaise dans la civilisation* (ou *Malaise dans la culture* selon les traductions) de Sigmund Freud que le doute s'est à nouveau emparé de moi. En ouverture, Freud disserte sur la notion de « sentiment océanique », syntagme proposé par l'un de ses correspondants, représentant un « sentiment [qu']il appellerait volontiers la sensation de l'éternité, [son ami] y verrait le sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini<sup>6</sup> ». Selon cet homme, ce serait « la source réelle de la religiosité<sup>7</sup> ». Freud, tentant de comprendre ce sentiment, introduit cette notion dans son champ théorique de prédilection, la psychanalyse. Ainsi, il reformule la pensée de son ami en ces termes : « [i]l s'agirait donc d'un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel<sup>8</sup> ». Or, selon lui, « il s'agirait plutôt d'une vue intellectuelle, associée à un élément actif certain, lequel, on le sait, ne fait jamais défaut dans des pensées de si vaste envergure<sup>9</sup> ». Le psychanalyste semble déplacer ce sentiment de la sphère religieuse, ou spirituelle, vers la sphère intellectuelle; déplacement motivé par la profession de son correspondant, un auteur de renom. Freud marque donc son parti pris pour le domaine de l'intellectuel, mais se prête tout de même au jeu de la cogitation. De cette manière, il amorce sa réflexion en rappelant que « normalement, rien n'est plus stable en nous que le sentiment de nous-mêmes, de notre propre Moi. Ce Moi nous apparaît indépendant, un, et bien différencié de tout le reste<sup>10</sup> »;

---

<sup>6</sup> Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Vendôme (France), Presses Universitaires de France, Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », 1981 [1929], p. 6.

<sup>7</sup> *Id.*, p. 6.

<sup>8</sup> *Id.*, p. 7.

<sup>9</sup> *Id.*

<sup>10</sup> *Id.*

toutefois, il souligne que ses recherches sur « [l]a pathologie nous fait connaître une multitude d'états où la délimitation du Moi d'avec le monde extérieur devient incertaine<sup>11</sup> ». Ici, il est à supposer que Freud tente, délibérément, d'établir un état initial (un point de départ) où l'humain (adulte), du moins son Moi, est clairement délimité par rapport à son environnement, c'est-à-dire comme structure fermée ne pouvant pas ressentir ce « sentiment océanique » le connectant avec le grand Tout. Par contre, il admet que nombre de cas pathologiques peuvent venir flouer cette limite, entraînant peut-être ce sentiment particulier. Progressant à rebours à partir de ce point, il postule ceci :

[l]e nourrisson ne différencie pas encore son Moi d'un monde extérieur qu'il considère comme la source des multiples sensations affluant à lui. Il n'apprend à le faire que peu à peu, qu'en vertu d'incitations diverses venues du dehors<sup>12</sup>.

Cet apprentissage passe par deux phénomènes. Le premier est la constatation de l'enfant que « certaines sources d'excitation, qu'il ne reconnaîtra que plus tard comme étant ses propres organes, sont susceptibles de lui procurer des sensations de tous les instants, alors que certaines autres, plus fugitives, tarissent périodiquement<sup>13</sup> ». Il y aurait donc la « réalisation » du nourrisson que certaines sources d'excitation sont intérieures et d'autres extérieures; ces dernières n'étant pas sous son contrôle direct. En d'autres termes, le « Moi se trouve placé pour la première fois en face d'un "objet", [...] d'une chose située "au-dehors"<sup>14</sup> ». Pour sa part, le second phénomène va contribuer à :

détacher le Moi de l'ensemble des sensations, c'est-à-dire à lui faire apercevoir ce « dehors » : ce sont les sensations de douleur et de souffrance fréquentes, variées et inévitables que le « principe de plaisir », en maître absolu, exige que l'on supprime ou que l'on évite<sup>15</sup>.

Selon Freud, il s'agirait d'une tendance à expulser « au-dehors » toute source de déplaisir et à se former un Moi « purement hédonique<sup>16</sup> » (ou « Moi-plaisir »), auquel, ajoute-t-il,

---

<sup>11</sup> *Id.*, p. 8.

<sup>12</sup> *Id.*

<sup>13</sup> *Id.*, p. 8-9.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 9.

<sup>15</sup> *Id.*

<sup>16</sup> *Id.*

« s'oppose un monde extérieur, un "dehors" étranger et menaçant<sup>17</sup> ». De cette manière, au cours de sa vie, l'humain apprend à redéfinir les limites de son Moi et à entretenir des sources de plaisir qui ne sont pas uniquement « Moi », mais aussi « objet ». Enfin, à ce sujet, Freud ajoute que :

[l'on] apprend alors à connaître un procédé permettant, au moyen d'une orientation intentionnelle de l'activité des organes des sens et, d'autre part, d'une action musculaire appropriée, de distinguer l'Interne – se rapportant au Moi – de l'Externe – provenant du monde extérieur – et c'est en franchissant cette étape qu'on assimile pour la première fois le « principe de réalité » qui doit dominer l'évolution ultérieure<sup>18</sup>.

Ce « principe de réalité » se résume à la délimitation du Moi et du « dehors », qui se veut le résultat d'un désir de se prémunir contre les sensations désagréables. Il est à comprendre ici qu'à « l'origine le Moi inclut tout<sup>19</sup> » et que « plus tard il exclut le monde extérieur<sup>20</sup> ». Toutes ces précisions théoriques sont excessivement importantes, car elles permettent à Freud de tirer une forme de conclusion quant à la nature de ce « sentiment océanique ». Si le sentiment de Moi actuel n'est qu'un « résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrasserait tout, et qui correspondrait à une union plus intime du Moi avec son milieu<sup>21</sup> », il est possible de croire que « ce sentiment du Moi primaire s'est conservé<sup>22</sup> » à l'âge adulte. Un sentiment de fusion avec le Tout générerait donc ce sentiment de l'illimité, ce « sentiment océanique ».

À la lecture de ce passage, j'en viens à me demander si le sentiment océanique ne constitue-t-il pas la source de cette sensibilité à l'insaisissable? J'emprunterai cette piste le temps de quelques observations. Le sentiment océanique, selon le correspondant de Freud, serait un affect, un état émotif ou une « sensation » de « l'existence », voire de la « présence » de quelque chose d'illimité, d'infini. En mon sens, il n'y a là rien d'étrange. Toutefois, bien que le correspondant associe ce sentiment à la religiosité, selon les termes rapportés par Freud, il ne me paraît pas exclusif à cette sphère. J'entends par là que nombreux

---

<sup>17</sup> *Id.*

<sup>18</sup> *Id.*

<sup>19</sup> *Id.*, p. 10.

<sup>20</sup> *Id.*

<sup>21</sup> *Id.*

<sup>22</sup> *Id.*

sont les penseurs, croyants et non croyants, qui se sont penchés sur une telle sensation. J'oserais même affirmer que toute la métaphysique est basée sur l'expérience d'un tel état. Dans le même ordre d'idée, en serait-il de même pour les mathématiciens ou les physiciens (pour ne nommer que ceux-ci)? Ressentent-ils un état s'apparentant au sentiment océanique lorsqu'ils entrent en contact avec des théorèmes ou des conceptions de notre monde matériel d'une complexité déconcertante? Sinon, qu'en est-il des cosmologues? Comment ne pas ressentir la « présence » de l'infini devant l'Univers déployé? Bien sûr, les théories et les théorèmes tentent de circonscrire ce dernier, de lui donner un caractère fini. Toutefois, je ne crois pas que cela éradique ce vertige de l'illimité que procure une meilleure compréhension de la vastitude de l'Univers. J'envisage volontiers que ce sentiment, sous les paramètres énoncés précédemment, s'apparente à cette sensibilité à l'insaisissable.

La sensibilité à l'insaisissable s'apparente à la description stricte du sentiment océanique. Or, Freud en étend la définition en reformulant les paroles de son ami lorsqu'il affirme « [qu'il] s'agirait donc d'un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel<sup>23</sup> ». Il n'y a qu'un pas entre un « sentiment de l'illimité » et un « sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout ». Ce pas m'apparaît important. En plus d'y voir un procédé rhétorique, permettant au penseur d'attirer la proposition de son ami dans son champ théorique à lui, j'y vois un désir d'intégrer la nature de ce sentiment. Plus précisément, je dirai que Freud fait preuve d'une grande sensibilité, en utilisant son propre langage pour assimiler un état émotif qui lui est étranger. Il évoque, lui-même, cette étrangeté : « [s]i je m'analyse, je ne puis me convaincre par moi-même de la nature primaire d'un tel sentiment, mais ceci ne m'autorise pourtant pas à en nier la réalité chez autrui<sup>24</sup> ». Ce dernier commentaire me lance sur une série d'interrogations. Pourquoi tente-t-il de se convaincre? Veut-il tenir à distance un tel sentiment? Vit-il un sentiment « d'inquiétante étrangeté » devant cette brèche vers l'infini? Pourquoi ce sentiment doit-il être « primaire »? Ne peut-il être acquis? Puisqu'il s'agit d'un sentiment, ne l'a-t-il pas senti lui-même? Par exemple, en théorisant la notion d'inconscient. N'a-t-il pas connu un sentiment de vertige en faisant face à une part enfouie de lui-même sur laquelle il n'a aucun contrôle, une part

---

<sup>23</sup> *Id.*, p. 7.

<sup>24</sup> *Id.*

indélimitable et submergée? À quoi Freud compare-t-il l'esprit humain? À un iceberg, à une masse dont la majorité se trouve sous l'eau. Il n'est pas difficile d'y entendre les échos du sentiment océanique. Sinon, que dit-il encore sur le « principe de plaisir »? Que ce « maître absolu, exige que l'on supprime ou que l'on évite<sup>25</sup> » toutes ces « sensations de douleur et de souffrance fréquentes, variées et inévitables<sup>26</sup> ». Se peut-il que le Moi de Freud tente de tenir à distance cette infinité vertigineuse? Cette insaisissabilité de la pensée et des sensations humaines? Se peut-il que sa tendance à tout conceptualiser, à tout schématiser serve à résister à cette ivresse de ne pas savoir?

Toutefois, sa proposition théorique est séduisante en ce qui a trait à l'idée de l'insaisissabilité. Qu'un sentiment d'union au grand Tout persiste, comme vestige d'un état premier au monde, est des plus attrayants. Je dois avouer que je n'ose pas trancher entre l'aspect positif ou négatif d'une non-intégration d'une limite entre le Moi et le monde. Freud lui-même ne semble pas y voir uniquement une empreinte problématique issu de l'enfance lorsqu'il qualifie ce sentiment « [d']étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrasserait tout, et qui correspondrait à une union plus intime du Moi avec son milieu<sup>27</sup> ». Est-ce encore « le Moi-plaisir » qui, par son autorité et sa prévalence, force l'être humain à se départir de cette union intime du Moi avec son milieu? Ou plutôt, est-ce l'être humain qui, dans un contexte de société, doit absolument développer cette barrière défensive afin de se prémunir contre les agressions des rapports interpersonnels? Or, il est possible de croire que certaines personnes ne ressentent pas ce sentiment; qu'elles arrivent à développer un Moi clairement délimité; un Moi pour qui le « principe de réalité » va de soi – « il y a Moi et il y a le monde » – ; un Moi qui a développé ses mécanismes de défense; un Moi qui repousse ce qui le menace. En d'autres mots, un Moi qui n'est probablement pas en mesure de soutenir un sentiment d'insaisissabilité, car celui-ci est dérangement, instable et imprécis; il ne fonctionne pas par limite ou par claire identification, il est mouvement et reste mouvement. J'y reviendrai.

---

<sup>25</sup> *Id.*, p. 9.

<sup>26</sup> *Id.*

<sup>27</sup> *Id.*, p. 10.

Dans un autre ordre d'idées, revenant sur l'aspect religieux de ce sentiment, Freud rappelle que pour lui « un sentiment ne peut devenir une source d'énergie que s'il est lui-même l'expression d'un puissant besoin<sup>28</sup> ». Pour lui, il est clair que :

[...] leur rattachement à l'état infantile de dépendance absolue, ainsi qu'à la nostalgie du père que suscite cet état me semble irréfutable, d'autant plus que ledit sentiment n'est pas simplement dû à une survivance de ces besoins infantiles, mais qu'il est entretenu de façon durable par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance puissante du sort<sup>29</sup>.

Il est à comprendre que, si ce sentiment est bel et bien généré par des besoins religieux, il n'est plus uniquement la non-intégration des limites entre le Moi et le monde, il est « entretenu de façon durable », et ce, à cause de l'angoisse ressentie par l'être humain devant l'inéluctabilité du sort. D'ailleurs, je me demande si ce n'est pas un besoin lié au sentiment de sécurité plutôt qu'un « besoin religieux » qui génère ce sentiment océanique. Freud lui-même exclut expéditivement l'idée du religieux en la remplaçant par « cet état infantile de dépendance, ainsi qu'à la nostalgie du père »; le père devant prémunir l'enfant des dangers. Or, l'individu « désabrité<sup>30</sup> », c'est-à-dire n'ayant pas intégré de limite (de défense) face au grand Tout (entendons-le au sens freudien, donc « au dehors »), n'arrive pas à se prémunir contre l'extérieur et il tombe dans cet état (émotif) infantile de vulnérabilité totale. Ainsi, l'un des besoins de base n'est pas comblé, qui est le besoin de sécurité. En termes freudiens, il s'agit du besoin de « protection du père » (symbolique). En effet, bien que cet état soit souvent inavouable, l'être sensible, désabrité, ne peut faire autrement que de constater sa vulnérabilité et sa perméabilité. Tout être sain tente de s'en prémunir, d'une manière ou d'une autre (la religion étant l'une de ces options). Or, pour l'être sensible ayant entamé la longue (infinie?) route du savoir, cet état n'est pas que le symptôme de la maltraitance du monde à son égard, il est aussi l'intuition d'un non-dit, d'un non défini du moins. Cet état laisse présager des espaces hors limites tout aussi inquiétants que fascinants. De plus, devant ce besoin de sécurité ou de protection qu'il ressent, l'être désabrité doit chercher refuge. Or, une telle blessure infantile c'est-à-dire de ne pas avoir intégré une limite rassurante ou de ne pas avoir expérimenté la protection réelle ou symbolique du père (comme archétype), est

<sup>28</sup> *Id.*, p. 15.

<sup>29</sup> *Id.*, p. 15-16.

<sup>30</sup> Expression empruntée à Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur : essai sur le non-sens commun*, Boucherville (Québec), éd. Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003.

excessivement difficile à surmonter. L'être désabrité, même s'il migre<sup>31</sup> vers des lieux hors du commun pouvant offrir un abri, aura tout le mal du monde à y voir la réponse à ses maux. Dans cet état de perméabilité, d'union avec le grand Tout, il lui est presque impossible de voir un nouvel espace comme étant fermé, comme étant délimité et protecteur. Restera-t-il migrant<sup>32</sup> jusqu'à ce qu'il comble ce besoin de protection? Sinon, même après avoir pu intégrer ce sentiment de sécurité, voudra-t-il perdre cette habitude de regarder au-delà des frontières? Cette tendance ne fera-t-elle pas partie de son identité?

Je constate qu'un bon nombre de questions surgissent de l'hypothèse freudienne sur les fondements du sentiment océanique. Toutefois, il ne s'agit que de pistes. Comment oserais-je réduire la complexité des esprits s'aventurant dans ces inquisitions extraordinaires, dans ces pistes métaphysiques? Loin de moi l'idée de les rabaisser à de grands enfants incapables de se prémunir contre les assauts du monde, de grands enfants cherchant un protecteur, mais ne pouvant se résoudre à s'y fier. Freud même en doute et avoue ses limites perceptives. En effet, il souligne que : « [e]t si peut-être autre chose encore se cache là derrière, ce quelque chose en attendant reste enveloppé de nuées<sup>33</sup> ». À vrai dire, je me rétracte; je le fais car Freud semble, en des termes vagues, sous-entendre la présence de « quelque chose » qui se trouverait « derrière »; cette chose serait « enveloppé[e] de nuées ». À nouveau, de façon rhétorique ou inassumée, il montre une certaine sensibilité aux sujets et objets non définis se trouvant au-delà. Peut-être se contente-t-il de se tenir à la frontière du monde connu et de sentir, plutôt que d'observer, ce qui se trame du côté de l'inconnu, de l'insaisissable.

Le « dualisme pulsionnel » freudien

Malgré l'analogie entre le sentiment océanique et de la sensibilité à l'insaisissable, je suis agacé par l'état de faiblesse, d'infantilité que ce concept suppose chez les êtres sensibles auxquels je m'intéresse. Au contraire, c'est une grande force que je perçois chez eux.

---

<sup>31</sup> Expression aussi empruntée à Pierre Ouellet, *op. cit.*

<sup>32</sup> Toujours de Pierre Ouellet, *op. cit.*

<sup>33</sup> *Id.*, p. 36.



Comment ne pas estimer le courage d'un être qui, par exemple, décide d'investiguer la conscience de sa propre mort? Justement, il y a peut-être de cela : un peu de cette conscience morbide qui filtre toujours dans les propos de ces intellectuelles et de ces intellectuels. J'envisage la possibilité que l'être sensible, une fois qu'il a franchi les portes du construit (de la part civilisée de l'humain) – peu importe s'il a acquis cette sensibilité ou s'il n'a pas intégré « le principe de réalité » –, entame une chute en spirale vers la part animale de lui-même. Encore une fois, les explorations de Freud, dans *Malaise dans la civilisation*, peuvent offrir un miroir comparatif afin de mieux comprendre à quoi l'être désabrité est sensible. Dans son ouvrage, Freud jette les bases de la théorie de ce qui sera nommé plus tard le « dualisme pulsionnel », et ce, afin de combler un manque dans sa théorie de la libido (qui occupe une place centrale dans son œuvre). Il suggère qu'« en-dessous » du « processus civilisateur » (ce dernier « serait au service de l'Éros et voudrait, à ce titre, réunir des individus isolés, plus tard des familles, puis des tribus, des peuples ou des nations en une vaste unité : l'humanité même<sup>34</sup> ») aurait lieu « une lutte entre l'Éros et la mort ». En d'autres mots, en l'humanité se trouveraient deux pulsions majeures : une pulsion de vie et une pulsion de mort. L'auteur va plus loin dans la portée de ces pulsions, il va jusqu'à affirmer :

[...] qu'à côté de l'instinct qui tend à conserver la substance vivante et à l'agréger en unités toujours plus grandes, il devait en exister une autre qui lui fût opposée, tendant à dissoudre ces unités et à les ramener à leur état primitif, c'est-à-dire à l'état anorganique<sup>35</sup>.

Plusieurs éléments attirent mon attention dans cet argument. Premièrement, il s'agit du « processus civilisateur » se déroulant « au-dessus » de l'humanité. Je crois que Freud prend le terme « humanité » dans un sens biologique, puisqu'il le distingue du processus civilisateur – processus d'ordre biologique, car il serait au « service de l'Éros » –, toutefois il le place « au-dessus », disons « au-dehors » (pour reprendre sa terminologie) comme s'il était de l'ordre du construit. Je tenterai d'être plus clair. Je lis dans ces propos qu'en dehors de la lutte pulsionnelle se déroulant au sein de l'humanité, comme dans toute substance vivante, prend place un phénomène organisateur, ce qui crée une dichotomie entre l'organique et son résultat inorganique nommé processus. Peut-on y lire que l'organique a généré ce que je nommerai, et ce, de façon très imprécise, du méta-organique? Voilà précisément le type de

---

<sup>34</sup> *Id.*, p. 77.

<sup>35</sup> *Id.*, p. 73.

sujet qui éveille l'intérêt des êtres sensibles. J'entends par là, certaines notions à la limite du compréhensible. Dans ce cas-ci, il s'agit de l'inscription de ce « processus civilisateur » se trouvant en dehors de l'être humain qui organise une partie de nos comportements.

Le second élément ayant attiré mon attention concerne, évidemment, ces deux instincts ou pulsions (à ce point, dans la théorie psychanalytique, les termes ne sont pas différenciés). Cette théorie m'a captivé en particulier, en ce qui a trait à l'instinct de mort, car, comme je l'ai souligné, les intellectuelles et intellectuels auxquels je me réfère ont toutes et tous, à un moment ou un autre de leur parcours, traité de cette thématique (pas de la pulsion de mort en tant que telle, mais, du moins, de la mort comme thème) et se sont montrés sensibles à celle-ci. Il serait aisé d'argumenter de l'inévitabilité de cette conscience chez l'être humain en général et de la présence d'une réflexion sur la mort dans toutes les cultures, puisque tout être humain doit affronter cet événement à un moment ou un autre de sa vie. Toutefois, malgré l'existence de rites funéraires et de la plus ou moins grande présence d'un rapport à la mort au sein des cultures (pensons aux traditions chinoises de prières aux anciens quotidiennes ou aux différentes fêtes des morts, notamment au Mexique), les inquisitions viscérales, sinon essentialistes, sur ce sujet sont rares. La mort d'un proche ou un événement traumatique peuvent jeter l'être humain dans les marges hantées de sa nature mortelle, par contre le choix délibéré d'aller explorer ces landes d'angoisses est décidément plus marginal. À vrai dire, cela n'est pas particulièrement étonnant. En effet, si le Moi-plaisir guide la majorité de nos actions, seul un masochiste choisit de s'avancer sans y être forcé sur cette voie. J'ai tendance à appeler cette voie : le chemin le plus dur. Autre constatation intéressante, le masochisme est l'une des deux manifestations ayant permis à Freud de confirmer, du moins de supposer, la présence de ces pulsions conjointes :

je reconnais que, dans le sadisme et le masochisme, nous avons toujours vu les manifestations, fortement teintées d'érotisme, de l'instinct de destruction tourné vers l'extérieur ou vers l'intérieur; mais je ne comprends plus que nous puissions rester aveugles à l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotisées et négliger de leur accorder la place qu'elles méritent dans l'interprétation des phénomènes de la vie<sup>36</sup>.

Si je garde cette logique en tête, il m'apparaît évident que l'être désabrité est sensible à la présence de « l'agression et de la destruction » ou de cette tendance à « ramener [les unités] à

---

<sup>36</sup> *Id.*, p. 75.

leur état primitif<sup>37</sup> ». Cela m'apparaît clair, car la pulsion de mort est beaucoup plus subtile que son antagoniste, comme le confirme Freud : « [o]n pouvait admettre que l'instinct de mort travaillât silencieusement, dans l'intimité de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci<sup>38</sup> ». Ainsi, il faut une prédisposition particulière pour avoir conscience de ce processus naturel, à moins de suivre une certaine tradition conceptuelle, bien qu'informelle que je nomme « une sensibilité à l'insaisissable<sup>39</sup> ». Par contre, cette sensibilité n'explique pas la volonté d'emprunter le chemin le plus dur et d'aller à la rencontre de cette pulsion d'anéantissement. Serait-ce une pulsion masochiste qui, sur le chemin de l'anxiété et de la douleur (émotive et psychique), laisse présager un contrecoup de jouissance égal à la souffrance expérimentée? Serait-ce réellement ce qui pousse ces grands êtres dans leur périlleuse quête? Cela me semble absurde. Freud offre une autre piste :

[a]insi, l'instinct de mort eût été contraint de se mettre au service de l'Éros; l'individu anéantissant alors quelque chose d'extérieur à lui, vivant ou non, au lieu de sa propre personne. L'attitude inverse, c'est-à-dire l'arrêt de l'agression contre l'extérieur, devait renforcer la tendance à l'autodestruction, tendance sans cesse agissante de toutes façons<sup>40</sup>.

Il va sans dire que la première option, celle d'anéantir quelque chose d'extérieur à soi, est exclue d'office (tout le projet civilisateur s'y oppose), tandis que la seconde, tristement, semble plus probable. En effet, la tendance à l'autodestruction de l'être humain, lorsque ses tendances à l'agression sont régentées, est indéniable : intoxication volontaire, surmenage, autoflagellation (psychologique), mise à risque (sports extrêmes), et bien plus. Étrangement, je crois que cette pulsion autodestructrice guide une partie du mouvement de l'esprit menant ces êtres sensibles à aller interroger les limites de la vie. À la manière du papillon de nuit attiré par les flammes, l'être désabrité progresse vers sa perte potentielle. Saura-t-il interrompre sa chute avant de franchir la limite fatale? Je sais, mon ton est dramatique, voire romantique, toutefois je crois réellement que l'être désabrité flirte avec le suicide. Cela est inévitable, car ce dernier expérimente cet affect, plus précisément, il subit l'attraction de cette pulsion. Comment nommer ces sentiments? Vide, vertige, désespoir, absurdité, inéluctabilité,

---

<sup>37</sup> *Id.*, p. 73.

<sup>38</sup> *Id.*, p. 74.

<sup>39</sup> Assisterait-on à une forme d'ouoboros rhétorique?

<sup>40</sup> *Id.*, p. 74.

incohérence, vulnérabilité? Dans tous les cas, suivre ce filon, cette route dans l'extrémité du spectre vie-mort, mène à côtoyer l'idée de sa propre disparition, et ce, intimement. L'être sensible sera amené à percevoir l'hors-vie. Même à l'extrême limite du spectre, il sera attiré vers ce qui se trouve en-dehors, au-delà. Or, même à ce point, la pulsion de vie devrait être présente, quelque part, dans ce maelstrom sensoriel, et ce, à l'instar de ce que souligne Freud :

[o]n pouvait, en même temps, en déduire de ce mécanisme typique que les deux espèces d'instincts entraient rarement – peut-être jamais – en jeu isolément, mais qu'il formaient entre eux des alliages divers au titre très variable, au point de devenir méconnaissable à nos yeux<sup>41</sup>.

Pour celle ou celui qui ne répond pas à l'appel de la non-vie, il est possible de sentir, même à cette extrême limite, la pulsion de vie, celle-ci visant « à conserver la substance vivante et à l'agréger en unités toujours plus grandes<sup>42</sup> ». Toutefois, l'histoire a prouvé que l'Éros ne gagne pas toujours cette bataille, lorsque l'être souffre, lorsque la signification accordée au monde a volé en éclat, ou que plus aucun symbole n'est assez signifiant pour le garder au monde. Heureusement, certains résistent à l'accomplissement de ce dernier geste, peut-être en restant sensible, malgré tout, à cet alliage pulsionnel (au lieu de se laisser submerger par l'un d'eux)<sup>43</sup>.

## Deuxième ancrage théorique

Chamberland : sensible à l'insaisissable?

L'un des exemples contemporains de ces résistants est Paul Chamberland. Dans *Une politique de la douleur : pour résister à notre anéantissement*, Chamberland interroge précisément cette pulsion. Il la nomme « [I]a fin. Et le sentiment de la fin<sup>44</sup> ». Dès les

<sup>41</sup> *Id.*, p. 74.

<sup>42</sup> *Id.*, p. 73.

<sup>43</sup> Penser à *La connaissance par les gouffres* d'Henri Michaux : Henri Michaux, *La connaissance par les gouffres*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Poésie », 1988.

<sup>44</sup> Paul Chamberland, *Une politique de la douleur : pour résister à notre anéantissement*, Montréal (Québec), VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004, p. 9.

premières lignes de cet ouvrage, sa vive sensibilité s'impose au lecteur. « Le blanc qui précède est bel et bien la marque du silence qui s'est fait après la rature. Et le silence pourrait à tout moment rabrouer l'écrit. Coupe le souffle le sentiment d'une menace imminente<sup>45</sup> ». Cette menace, c'est la fin, du moins, l'effet affectif et physiologique de celle-ci; cette menace, c'est la conscience de la pulsion de mort. Or, l'auteur semble être dans ses derniers retranchements, loin dans le spectre vie-mort. « Me voici piégé, je ne vois aucune issue<sup>46</sup> ». Déclaration paradoxale à mon sens, car l'écriture m'apparaît comme la solution qu'il a choisie pour reprendre souffle : « "[f]in" désigne l'objet qui donne sa direction à la poussée qui fait écrire. Dire ce que désigne ce mot s'impose à moi de toute nécessité<sup>47</sup> ». J'y vois aussi l'alliage pulsionnel (dont dissertait Freud) : une absence d'issue, mais un mouvement qui s'entame malgré tout. De surcroît, j'y perçois l'idée de mouvement que je rattache à ladite tradition. Cette idée de mouvement, à mon sens, représente l'attraction de pôles référentiels (pouvant être nommées assises ou vérités), mais aussi, elle représente la non-acceptation de solutions miracles. Contrairement au vieil adage, chez Chamberland, c'est la chute (l'expérience) qui importe et non l'atterrissage. Il ne s'agit pas de la recherche d'un point d'ancrage (une croyance), car le doute prime, mais l'observation des différentes options. C'est la sensibilité à l'existence de ces options, mais l'insoumission à celles-ci, sinon la méfiance radicale de ces lieux, de ces abris. L'auteur rapporte précisément l'idée du doute fondamental ayant surgi au cours de son expérience du « sentiment de la fin » :

[p]lus aucun repos : le doute s'est infiltré et il fissure, ébranle, disloque entièrement la seule version du réel dont je dispose désormais, celle d'une fin à venir. Tel qu'il me parvient, le réel présente toutes les apparences d'une fin, et il se pourrait qu'il n'y ait là qu'hallucination, délire<sup>48</sup> [...].

Visiblement, l'auteur réalise que son dernier retranchement n'en est pas un. La « fin à venir », même si elle l'obnubile, lui semble suspecte. Il l'expérimente radicalement, mais il ne peut pas s'y soumettre, se résoudre à y croire, car le risque est trop grand. Ce dernier, c'est ce flirt avec le suicide et, potentiellement, le danger d'affecter sa santé mentale. Toutefois,

---

<sup>45</sup> *Id.*, p. 9.

<sup>46</sup> *Id.*

<sup>47</sup> *Id.*

<sup>48</sup> *Id.*, p. 10.

ici, il est à supposer que c'est le « principe de réalité » qu'éprouve Chamberland qui se trouve entièrement mis en péril :

[l]'énoncé le plus simple qui motive l'emploi du mot [fin] est : "Il y a ça, la fin". Je l'énonce – et au présent, ne pouvant faire autrement, mais du coup il me faut admettre que j'en fais une proposition qui concerne *tout le réel*<sup>49</sup>.

Or, il est à spécifier que l'auteur ne prend pas le réel pour un fait empirique; le réel dont il parle, il le nomme « le réel que je suis<sup>50</sup> »; c'est un réel subjectif. Il s'agit d'un réel expérientiel, passant par son itinéraire personnel, c'est-à-dire d'une « traversée d'un danger ». Ce danger filtre dans la majorité des fragments qu'il parvient à écrire :

[s]i l'imminence d'une fin est ce qui me parvient depuis le réel, alors le réel met en crise toute la pensée. Puisque c'est le réel qui est en cause, le réel *que je suis* est atteint, ébranlé, disloqué, et les secousses s'en répercutent de toutes parts dans la pensée. La pensée a cessé d'être un exercice mental filant son cours grâce au confort que lui assurent les organes non inquiétés dans leur fonction. Elle n'est plus que cet affolement organique provoqué par la mise en état d'alerte de tout le réel que je suis dans l'appréhension de la fin<sup>51</sup>.

À mon sens, l'informelle tradition que j'interroge pourrait endosser un tel discours. Comme le nomme Chamberland, il s'agit d'une remise en question totale d'un sentiment du réel qui propulse l'être dans une instabilité radicale, une instabilité mettant au jour les paradoxes inhérents du monde. À force de faire l'expérience de ces secousses, et ce, malgré « l'affolement » dont parle l'auteur, l'être sensible développe une nouvelle conscience du réel : celle du réel qu'il est. Cette dernière peut être nommée conscience hors norme (*paradoxal*<sup>52</sup>), méfiance, ou souffrance de ne plus croire, ou plutôt, de ne plus savoir croire. Il y a « tremblement dans le sens<sup>53</sup> », dirait Roland Barthes.

Ce qui est renversant, chez Chamberland, c'est la clarté avec laquelle il rapporte son expérience de la fin (ou de la pulsion de mort). Malgré ce tremblement, malgré l'affolement qu'il ressent jusque dans sa chair, l'auteur s'astreint à exprimer cette expérience hors limite.

<sup>49</sup> *Id.*, p. 9.

<sup>50</sup> *Id.*, p. 10.

<sup>51</sup> *Id.*

<sup>52</sup> « Doxa » au sens qu'en donne, par exemple, *Le Petit Robert* : « ensemble des opinions communément admises dans une société donnée ». Ainsi, « paradoxal » veut aussi dire : en dehors de l'ensemble de l'opinion commune.

<sup>53</sup> Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Éditions Du Seuil, coll. « Tel quel », 1966.

En effet, chaque ligne de son premier chapitre aurait pu se retrouver ici de par sa connivence avec la sensibilité à l'insaisissable. Dans son affrontement avec la pensée, il parvient à nommer ce moment dans l'innommable : « je ne peux pas ne pas écrire ce que j'écris présentement. Et, absurdement, l'écriture rétablit, même précaire, l'équilibre de son sujet en proie à la tourmente mentale<sup>54</sup> ».

Avant de pousser plus avant ma réflexion, je m'impose une interruption car je constate que je me fais prendre au piège par le ruban de Moebius rhétorique de l'auteur. En fait, c'est un système de pensée colossal, tout aussi unique que personnel – quoi que pouvant s'apparenter à la pensée de Maurice Blanchot<sup>55</sup> –, qu'offre l'auteur. Nul besoin ici de l'explorer entièrement et, encore plus, de se laisser prendre au piège. Ainsi, je me propose de n'extraire que les éléments illustrant la sensibilité à l'insaisissable que manifeste Chamberland. Cela me permettra aussi de développer certains aspects de cette « tradition » que je nomme plus que j'expose depuis le début de cet essai.

Premièrement, comme le suggère le titre du premier chapitre (« Le sentiment de la fin »), son objet d'étude est le sentiment de la fin. Toutefois, bien plus qu'un objet d'étude, c'est d'un affect dont parle l'auteur, un sentiment total, envahissant qui se doit d'être exprimé. À l'instar de l'être désabrité, Chamberland ne peut faire autrement que de capter et d'expérimenter l'influx venant à lui. En ce sens, il n'est pas banal qu'il parle d'un « sentiment ». Ce qui me conduit sur la piste du sentiment océanique et à cette sensibilité que je tente de définir, mais ne brûlons pas d'étapes.

Si l'on se fie aux propositions introduites plus tôt, et ce, grâce à Freud, « un sentiment ne peut devenir une source d'énergie que s'il est lui-même l'expression d'un puissant besoin<sup>56</sup> ». Ce puissant besoin à combler, pour Chamberland, est le sentiment de sécurité. Il ne peut se sentir en sûreté, car il ressent cette « menace imminente<sup>57</sup> » de la fin :

---

<sup>54</sup> *Id.*, p. 11.

<sup>55</sup> Par exemple dans *Une voix venue d'ailleurs*. Maurice Blanchot, *Une voix venue d'ailleurs : sur les poèmes de Louis-René des Forêts*, Plombières-les-Dijon, éd. Ulysse fin de siècle, coll. « Les cahiers d'Ulysse fin de siècle, 1992.

<sup>56</sup> *Id.*, p. 15.

<sup>57</sup> *Id.*, p. 9.

celle de l'humanité, du moins, de l'humanité telle que nous la connaissons. Ce puissant besoin non comblé génère un sentiment de la fin, un sentiment de peur viscérale, qui se mute en une « source d'énergie ». Cette dernière, chez l'auteur, devient un puissant moteur d'écriture, mais aussi, je me permets de le supposer, ce qui lui donne de la force pour s'avancer vers le sentiment de cette menace imminente. En effet, cette énergie, même si elle prend pour origine un besoin en crise, le pousse à aller au fond des choses : « [a]ux prises avec l'indécidable, et parce que y tourner en boucle ne peut mener qu'à la folie, il me faut faire le saut<sup>58</sup> ». À noter l'utilisation du terme « indécidable » – s'apparentant au terme « insaisissable » – et du recours à l'idée du « saut ». Saut dans l'abîme, est-il à supposer, ou encore saut dans le « Dehors radical<sup>59</sup> ».

Ralentissons encore, car beaucoup d'éléments intrigants surgissent. Dans ce paragraphe, Chamberland fait usage d'un lexique ressemblant, étrangement, à celui de Freud dans *Malaise dans la civilisation* en particulier et dans sa théorie en général. Est-il possible de n'y voir que l'impact de l'influence de sa pensée sur les intellectuelles et intellectuels contemporains? Assurément, mais le lien semble plus fort encore. En effet, il m'apparaît clair dans cette déclaration : « [s]i le cours du monde est entraîné vers sa fin, cela veut dire que le réel, dès à présent, se dérobe à toute saisie, à tout jugement de réalité : il est pour un sujet le Dehors radical<sup>60</sup> ». Non seulement on y retrouve la présence d'une dichotomie assez commune entre le dehors et le dedans, mais on y décèle aussi une notion de réalité (« principe de réalité » chez Freud) qui se trouve menacée. De cette manière, le réel, qui devrait simplement être le Dehors (ce qui est différencié du Moi) se « dérobe à toute saisie ». En d'autres termes, le réel devient insaisissable. Et, comme l'éprouvent sans cesse les êtres sensibles, ce dernier devient un lieu, ou un non-lieu, vers lequel tendre. Mais pourquoi? Il est à présumer que la réponse diffère d'un individu à l'autre, mais dans le cas de Paul Chamberland, c'est dans le but d'exprimer ce sentiment (de la fin ou océanique) extraordinaire. Il est à noter que la tendance commune serait de réprimer cette menace. Voilà

---

<sup>58</sup> *Id.*, p. 11.

<sup>59</sup> *Id.*

<sup>60</sup> *Id.*



pourquoi je parle de courage lorsque je pense aux membres de cette informelle tradition. Ces êtres sont conscients du risque de leur impérieuse quête, mais s'y aventurent malgré tout.

Je parle aussi de courage car l'une des étapes de cette marche sur le chemin le plus difficile est de douter de tout le construit humain. J'entends par là de remettre en question la validité de la façon de faire humaine. Je pense à la critique des traditions familiales ou culturelles, des systèmes de croyance et d'appartenance, des valeurs véhiculées par la société, la nôtre ou les sociétés voisines comme étrangères, de l'idée du couple, de la famille, de la communauté, de la notion de territoire, de pays, de frontière, d'état, de politique, de culture, de genre, d'identité, du rapport à soi, à l'autre, à la nature, à l'espace, au vide, à ce qui est perceptible et à ce qui ne l'est pas... « Et si je m'étais trompé? Me faudrait-il écrire à l'interrogatif? Tout à l'interrogatif<sup>61</sup>? » Ce doute, c'est un véritable processus de déconstruction retirant toutes les balises fournies par la civilisation et laissant l'être dans un état de dépouillement total. Or, retirer ainsi le construit est excessivement angoissant, car chaque être humain est éduqué, voire « bâti », étape par étape, morceau par morceau. Alors, défaire cet édifice, le jeter à bas dans un élan pulsionnel, par connivence à l'indéfinissable, par sensibilité ou par désabritement ne peut que générer une crise. Son squelette retiré d'un trait.

Comment nommer cette nouvelle masse informe? Lorsque tout ce qui appartient au civilisé a été retiré à l'être l'humain, il ne lui reste plus comme outil que ses réactions animales : instincts, besoins, pulsions, et ça, c'est lorsqu'il ne doute pas aussi de ceux-ci. Toutefois, le défi ne s'arrête pas là, car même s'il est momentanément délesté de ce construit, l'être désabrité se trouve encore au cœur de la civilisation. Il doit lui rendre des comptes. Même si tout lui est devenu absurde, il doit répondre à l'autre, et ce, en passant par cette construction. Dans ces conditions, un sentiment d'inquiétante étrangeté est sûr de naître. Et, si cet égaré ose tenter d'exprimer<sup>62</sup> ce qu'il expérimente, il sera traité de fou. « Cette version-

---

<sup>61</sup> *Id.*, p. 10.

<sup>62</sup> « Tu ferais mieux de dire : "Ce qui fait le tourment et la douceur de mon âme est inexprimable et sans nom, et c'est aussi ce qui cause la faim de mes entrailles." Que ta vertu soit trop haute pour la familiarité des dénominations : et s'il te faut parler d'elle, n'aie pas honte de balbutier. », Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, PhiloSophie, 2012, [en ligne]: [http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche\\_zarathoustra.pdf](http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche_zarathoustra.pdf) (page consulté le 24 juin 2018), p. 53.

là [du réel] pourrait bien être celle d'un fou<sup>63</sup>. » « Voici, je vous enseigne le Surhomme : il est cet éclair, il est cette folie<sup>64</sup> ! » Cette perspective, celle de voir ces êtres comme des dérangés, est compréhensible car, pour une personne qui ne ressent pas l'appel de l'indicible, qui ne glisse pas hors du construit, qui ne le remet pas en question, il est quasiment impossible de concevoir ce délestage. J'irai plus loin. Pour quiconque se cantonne à ces assises communes, au résultat de la civilisation, il est repoussant, voire abject de marcher dans la voie du désabritement et de chuter dans cet abysse. Cette inconcevabilité est de l'ordre de l'instinct; cette abjection viscérale est une sirène d'alarme face aux limites du projet civilisateur. Ainsi, il me semble logique qu'il n'y ait que quelques êtres, ceux à qui cette voie s'impose d'elle-même, qui empruntent cette route, et ce, au risque de se perdre, au « risque d'être broyé<sup>65</sup> ». Comment, alors, ces êtres parviennent-ils à survivre à leur « anéantissement »? Comment Paul Chamberland s'y prend-il?

#### Survivre à l'anéantissement

J'ai déclaré, çà et là, que l'être sensible entretenait une certaine méfiance envers ce que j'ai nommé plus d'une fois « des croyances ». Il doit être clair, à ce point de mon essai, qu'il ne s'agit pas uniquement de Foi au sens religieux du terme, mais bien d'un abandon face à tout système servant à combler l'angoisse eschatologique et métaphysique, qui anime l'être humain. De plus, j'ai proposé que l'être sensible avait une sensibilité qui le forçait, à un certain moment de son existence, à entamer une quête le menant aux limites du compréhensible, et que, par la nature terrible de cette aventure, il devait, à un moment ou un autre, revenir sur ses pas. Or, l'innommable n'offre pas de réponse aux raisons de l'existence de l'être humain, ainsi qu'à son aboutissement. D'une certaine manière, il ne fait qu'étendre l'expérience du réel (ses possibilités) pour un sujet donné, et ce, même si ces possibilités restent abstraites, inintelligibles, voire même, inexprimables<sup>66</sup>. Je pense qu'une grande partie

<sup>63</sup> Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 10.

<sup>64</sup> Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 24.

<sup>65</sup> Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 11.

<sup>66</sup> « Vous ne devriez être invétérés ni dans ce qui est incompréhensible, ni dans ce qui est irraisonnable. » Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 124.

des êtres désabrités, sur le chemin du retour, malgré l'extrême dépouillement qu'ils viennent d'éprouver, choisissent de s'abriter à nouveau sous un système ordonnant ou un autre. À vrai dire, le refus d'une assise (d'un abri), que je présuppose, pourrait être vu comme un idéal de cette tradition. Toutefois, cet idéal, de par sa nature anxiogène, est rarement maintenu. Ainsi, bon nombre de ces survivants se rattachent à un vieux modèle de pensée, nonobstant (ou réprimant) la nouvelle extension de leur expérience du monde, tandis que d'autres, plus marginaux, décident de créer une nouvelle balise qu'ils décideront, ou pas, de partager avec le monde. Je me risque à dire que cette dernière option est celle qu'a choisie Paul Chamberland. En effet, un certain paradoxe émerge de son état puisque, plus il progresse vers l'innommable, qu'il présente comme un « bloc noir », plus la parole, l'écriture s'imposent à lui. Or, lorsque elles se manifestent, prend place « le ravalement de toutes paroles à mesure qu'elles sont énoncées – incessante réitération d'une secousse qui vide la pensée<sup>67</sup> ». Ce paradoxe est une véritable lutte entre le mutisme et le langage.

L'écrit sans cesse recommence l'écrit, contre la fin qui le dévore. L'écriture se tend dans l'absurde volonté de passer au travers de ce qui détruit l'écrit. Un passage de la volonté cabrée en direction d'un réel qui se dérobe et engloutit<sup>68</sup>.

Cette volonté d'expression est le brin de vie (le lien à la pulsion de vie) que garde en main Chamberland devant le néant (la pulsion de mort). La prise de parole est l'assise qu'a choisie l'auteur afin de pousser son exploration et afin de revenir de l'insaisissable. Chamberland, malgré tout, garde foi dans le langage, même si ce dernier cafouille et perd tout sens, même si ce dernier est raturé immédiatement après chacune de ses manifestations. L'écrit laisse trace de cette expérience hors norme. Peu importe s'il « nomme à côté » : « [n]e subsistent plus que des formations verbales désarticulées, exorbitées de tout foyer de sens – hoquets ou vomissements bavards<sup>69</sup> ». De surcroît, dans un renversement paradoxal frôlant l'absurde, Chamberland parvient à exprimer son expérience de l'inexprimable. Il réussit, malgré tout, à arracher au silence un « dire vrai »; vrai, car ce dire résulte d'une expérience humaine radicale et subjective<sup>70</sup>, souligne-t-il. Toutefois, afin de revenir à ce dire, Chamberland a dû

---

<sup>67</sup> *Id.*, p. 12

<sup>68</sup> *Id.*

<sup>69</sup> *Id.*, p. 12.

<sup>70</sup> N'a de vrai que ce qui est subjectif, selon lui.

se débattre avec le non-sens, avec la rature, avec la répétition. En effet, dans l'avant-propos, il avoue qu'il a « mis cinq ans à écrire ce texte<sup>71</sup> » (soit, toutes les parties qui constituent *Une politique de la douleur*). C'est-à-dire, cinq années à tenter d'arracher au silence un vécu humain hors norme. Il faut dire que ce qui fait défaut à l'auteur afin d'exprimer ce (sur)vécu, c'est le langage comme tel. Son médium, son allié, son vecteur d'énergie s'effrite à mesure qu'il le sollicite. Malgré tout, il tente de saisir l'insaisissable.

Il est curieux de constater que la théorie freudienne s'aligne à nouveau avec l'expérience de Chamberland. D'une certaine manière, Chamberland, en entrant en contact avec ce « trou noir », tombe dans un état de désabritement, de perméabilité avec le « grand Tout » ou, du moins, avec le vide. J'ai l'impression que ce qui l'abrite généralement, c'est le langage; figure du père par excellence, figure d'ordre et de protection. J'y lis un équivalent avec la conception lacanienne du langage, en tant que filet de sécurité entre le réel et l'être humain. À noter que la perception lacanienne du réel est, justement, insaisissable<sup>7273</sup>. Ainsi, si le langage, qu'il nomme « l'ordre symbolique », ne joue plus son rôle, qui est d'exprimer le « réel », alors l'être tombe dans une inexprimabilité de ce dernier. Le réel devient asymbolisable, donc abstrait et absurde. Cela m'apparaît comme une expérience parfaite du sentiment océanique, qu'il soit le résultat d'un choc (traumatique) ou d'une non-intégration de limites pour le Moi, car si tout est innommable, tout est uni, tout revêt la même absence (de nom). Pour sa part, Chamberland en dit :

---

<sup>71</sup> *Id.*, p. 7.

<sup>72</sup> « [...] l'impossible c'est le Réel, tout simplement, le Réel pur, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation : si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra beaucoup plus naturelle, cette formule de l'impossible, c'est le Réel. » Passage de Jacques Lacan, *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit, para. 1. Tiré de : Didier Castanet, « Éditorial. "L'impossible, c'est le réel, tout simplement" : Jacques Lacan », *L'en-je lacanien*, 2006/2 (n° 7), p. 5-7. DOI : 10.3917/enje.007.0005., URL : <https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/revue-l-en-je-lacanien-2006-2-page-5.htm#no2> (page consultée le 20 juin 2018).

<sup>73</sup> « [...] lorsque Lacan oppose le Réel aux deux autres ordres que sont le Symbolique et l'Imaginaire, le Réel prend un sens différent ; il ne fait pas que s'opposer à l'Imaginaire ; il est aussi ce qui se tient au-delà du Symbolique » (para. 23) et « [l]e Réel est ce qui résiste absolument à la symbolisation » (para. 25). Tirés de : Jean-Pierre Cléro, « Concepts Lacaniens », *Cités*, 2003/4 (n° 16), p. 145-158. DOI : 10.3917/cite.016.0145., URL : <https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/revue-cites-2003-4-page-145.htm> (page consultée le 20 juin 2018).

[c]e qui fait écrire veut la jouissance, il la tire d'arracher son sujet à l'attraction du trou noir qu'est le réel pour lui. Ce qui fait écrire est aussi bien ce mutisme faisant bloc à la source du dire. Le sujet suffoque au milieu de la pensée comme si le plus intime avait été retourné en un Dehors radical<sup>74</sup>.

« Ce qui fait écrire veut la jouissance » ! Serait-ce à nouveau le Moi hédonique (pulsion de vie), qui, dans l'anxiété totale du vide, crie contre son antithèse? Pulsions de vie, mince fil, mince ligne de tension au cœur de ce chaos infini de la pulsion de mort. Désir d'agrégation voulant unir, réunir la matière, et faisant resurgir le langage continuellement dans une lutte intestinale affolante. Sinon, cette jouissance, pour ces êtres cogitant, viendrait-elle du plaisir de rapporter quelque chose du trou noir? Même si ce dernier est invérifiable, car il résulte d'une expérience subjective émergeant d'un esprit en déroute?

En guise d'exemple, et afin de laisser un avant-goût du propos global de cet essai, il est à se demander ce que Chamberland rapporte de son flirt vertigineux avec le sentiment de la fin. L'auteur dit ramener une « ressource »; il s'agit de l'humilité :

[p]ar son étymologie, le mot dérive du latin *humilitas*, « peu d'élévation, bassesse », qui vient de *humilis*, humble, « bas, près de la terre ». Ce dernier mot évoque l'*humus*, qui en latin signifie « sol ». Dont je fais une figure de la ressource, car, je le dirai par la suite de l'essai, on n'y accède qu'en consentant à sa propre faiblesse, sa « bassesse ». L'*humus* permet la fertilité<sup>75</sup>.

Ce que Chamberland tire de sa plongée, c'est cette ressource d'humilité. Comme il le signifie clairement, celle-ci est de l'ordre du bas, du terrestre, de la matière tout en étant une valeur des plus fondamentales. Il n'est pas étonnant que Chamberland parle de consentir « à sa propre faiblesse », si l'on prend en considération la nature du voyage qu'il a accompli. Nul besoin de rappeler la violence de l'incertitude que génère une marche hors sens. Comment ne pas découvrir, ou plutôt, dévoiler sa vulnérabilité lorsque l'on met à bas l'édifice symbolique et que l'on s'immerge dans l'expérience de son angoisse métaphysique totale envenimée par nos besoins en crise? L'humilité, l'*humus* est une ressource de vie, de « fertilité » dit-il. J'en comprends que, loin dans le spectre vie-mort, le fil d'Ariane qui garde la matière vivante a fait don de sagesse à l'auteur. À un moment où il se trouvait les mains entièrement vides de sens, à vouloir nommer n'importe quelle vérité lui permettant de résister à ce sentiment de la

---

<sup>74</sup> *Id.*, p. 21.

<sup>75</sup> *Id.*, p. 260.

fin, il a pu constater sa propre faiblesse et réaliser, j'ose croire, que tout être humain est égal dans sa vulnérabilité. Dans la lutte du dualisme pulsionnel, dans ce qui agrège et ce qui désagrège, et ce, en dehors de ce « processus civilisateur », l'être humain est fondamentalement impuissant. « Tous les hommes sont désespérés<sup>76</sup> » devant cette inéluctabilité. Et tout son essai porte sur cette idée : rester sensible à la vulnérabilité de l'autre est le geste le plus humain que l'être humain puisse entretenir. Chamberland prône la compassion, l'empathie.

La prise en compte de la faiblesse inhérente à *chaque* vie humaine est une condition préalable nécessaire à tout effort engagé pour échapper à l'anéantissement de l'humanité, à la déshumanisation du monde en cours. Tel est le principe de la politique de la douleur<sup>77</sup>.

La politique de la douleur est ce qui s'oppose « à la politique de la haine et de la colère<sup>78</sup> » ; cette formulation évocatrice représente la perspective de Chamberland sur la politique dominante actuelle. Quant à elle, la politique de la douleur tenterait de « faire échec à cette politique-là<sup>79</sup> », car elle « rompt avec toute volonté de domination et tient pour un principe directeur le respect inconditionnel de chaque être humain<sup>80</sup> ».

Je constate que le glissement entre une « ressource d'humilité » et « une politique de la douleur » est sous expliqué dans les dernières lignes, alors je tenterai de résumer le processus ayant pris place dans l'essai de Chamberland. Cela me permettra de représenter plus extensivement l'opération de retour vers le nommé, vers le construit, dont j'ai parlé à quelques reprises. L'essai de Paul Chamberland débute à un point très avancé dans sa déconstruction du construit symbolique. Chaque mot biffé, chaque ligne raturée illustrent le doute quant à ce qui est nommé. À ce point, le construit ne peut plus exprimer la nouvelle expérience du réel qu'éprouve l'auteur. Ainsi, ce chapitre, représente tout autant la limite extrême que l'auteur a atteinte, que le premier pas de retour vers le construit. À vrai dire, il y a une forme de simultanéité dans l'expérience : tenter de prendre la parole tout en perdant le souffle. Puissant vertige entre l'innommable et la volonté de dire. À partir de ce point de

---

<sup>76</sup> *Id.*, p. 46.

<sup>77</sup> *Id.*, p. 228.

<sup>78</sup> *Id.*, p. 227.

<sup>79</sup> *Id.*

<sup>80</sup> *Id.*

l'essai, Chamberland regagne la parole. Il entame un processus de reconstruction, de retour vers la forêt symbolique humaine. Je l'imagine se détourner du trou noir. Je l'imagine apercevoir l'architecture symbolique en qui il venait tout juste de perdre confiance. Je l'imagine dans une instabilité totale, tenant du bout des doigts ce qu'il nomme « ressource ». Je l'imagine conscient que s'il veut arracher cette ressource au vide il devra prendre, à nouveau, appui sur le plus impressionnant outil de l'être humain. Je l'imagine s'y agripper tout en empoignant cette ressource obscure. Je l'imagine méfiant lorsqu'il réintègre le monde des signes et doutant de sa propre expérience, de cette ressource qu'il rapporte, mais surtout de cet outil que s'est donné l'être humain afin d'avoir un peu de préhension sur son existence.

*Une politique de la douleur* est une démarche progressive de reconstruction permettant à Chamberland de déployer cette ressource, de la nommer afin qu'elle entre en interrelation avec le monde. C'est ainsi que la ressource est déployée jusqu'à devenir politique; elle passe d'expérience subjective à système de pensée. Toutefois, sa grande richesse est qu'elle contient les traces de cette périlleuse aventure. Elle en a la sensibilité, la profondeur. Les êtres sensibles à l'insaisissable, du moins ceux qui s'inscrivent dans cette tradition, à la manière de Chamberland, rapportent généralement une sagesse (disons-le ainsi) de l'innommable. Mais, je m'emporte, car peut-être ne saisissent-ils rien de ce non-espace et, pour garder leur santé mentale, se détournent-ils de celui-ci et choisissent-ils un aspect qui leur apparaît essentiel à l'être humain. Ils le saisissent de toute leur force avant de succomber définitivement à l'attraction du vertige, ultime point d'ancrage émergeant d'un dépouillement total. Et, grâce à celui-ci, ils parviennent à se reconstruire. Ou encore, est-ce l'innommable qui a laissé filtrer un peu de sagesse ou sont-ce les dernières bribes du symbolique auxquelles se rattachent ces êtres désabrités?

## Troisième ancrage théorique

## Préambule à Ainsi parlait Zarathoustra

Je proposerai un second exemple d'être sensible pouvant faire partie de cette informelle tradition. Il s'agit de Friedrich Nietzsche. J'ai observé chez ce philosophe, et ce, grâce à *Ainsi parlait Zarathoustra* – œuvre d'exemplification<sup>81</sup> de sa pensée –, plusieurs tendances pouvant s'apparenter à la sensibilité à l'insaisissable. La première tendance, majeure, est l'attention portée aux paradoxes. Le paradoxe est, dans sa première acception, soit une opinion qui va à l'encontre de l'opinion commune, soit une action, un fait ou un événement qui vont à l'encontre de la logique. La seconde définition précise qu'il peut s'agir d'un énoncé auquel on ne peut attribuer une valeur de vérité sans être amené à constater une contradiction. Un exemple du premier sens de paradoxe s'illustre au moment du premier discours de Zarathoustra lorsque ce dernier constate qu'il n'est pas « la bouche que veulent ces oreilles<sup>82</sup> ». En effet, un membre de la foule qui l'écoute lance : « [d]u funambule maintenant assez nous entendîmes; maintenant montrez-le-nous!<sup>83</sup> » « Et tout le peuple rit de Zarathoustra<sup>84</sup> ». Un peu plus loin, Zarathoustra affirme : « [v]oyez les bons et les justes ! Qui haïssent-ils le plus ? Celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel : – mais c'est celui-là le créateur<sup>85</sup> ». À ce point, nul besoin de m'étendre sur cette différence d'opinions (ou de valeurs) puisque l'entièreté du récit repose sur cette proposition unique qu'amène Zarathoustra à ses congénères.

Le second sens de paradoxe est tout aussi aisément représentable grâce aux diverses explications introduites un peu plus tôt. Grossièrement, le paradoxe principal mis en relief est une marche sur le chemin le plus difficile. Plus précisément, il s'agit de l'idée d'aller à la rencontre de ses angoisses métaphysiques et, malgré cette force instinctive recommandant de quitter immédiatement ce sentiment insoutenable, de poursuivre sa route, et ce, dans le seul

---

<sup>81</sup> Plutôt de mise en récit de sa pensée. Créer une fiction dominante pour ébranler les fictions en place.

<sup>82</sup> *Id.*, p. 26.

<sup>83</sup> *Id.*

<sup>84</sup> *Id.*

<sup>85</sup> *Id.*, p. 35.



but d'aller voir ce qui se trouve à cette extrême limite. Ce parcours est un paradoxe par l'illogisme de la démarche. En effet, aller à l'encontre de ses instincts, au détriment du sens logique, est toujours paradoxal et déroutant. Nietzsche, justement, nomme fréquemment le paradoxe inhérent entre raison et instinct. Zarathoustra l'exprime en ces termes :

[l]'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme, – une corde sur l'abîme. Il est dangereux de passer de l'autre côté, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière – frisson et arrêt dangereux. Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin*<sup>86</sup>.

Dans ce segment, Nietzsche explique le risque que comporte la traversée funambulaire entre « l'homme », aux origines animales, et le « Surhomme », c'est-à-dire le sage vertueux. L'être humain est, certes, « un pont », c'est-à-dire qu'il n'est jamais que la bête. Plus précisément, il est l'amalgame de la bête et de l'homme, mais, comme il évolue (qu'il se distancie de ses origines primitives), Nietzsche y intègre l'idée de mouvement. Voilà pourquoi Zarathoustra dit qu'il est « un passage » et qu'il le compare à un pont. Toute sa vie est « expérience ». Ainsi, l'être humain est toujours au-dessus de ce gouffre (représentant le danger, ou la fragilité de l'être humain); dès qu'il entame sa socialisation, dès qu'il commence à se civiliser, dirait Freud. Il est en recherche d'équilibre (d'assonance cognitive si l'on suit les pistes retracées plus tôt), car sous lui s'ouvre la gueule béante du vide. Or, avant de trop m'avancer dans ces propos, il faut expliquer que Nietzsche infère, dans cet extrait, que l'être humain a un « potentiel » d'évolution, mais que, pour l'atteindre, il lui faut franchir un gouffre. Là se trouve le paradoxe, car il est plus rassurant, même logique, de rester près de son premier point d'appui (la bête) que de s'aventurer sur le câble tendu à la recherche d'une version de soi-même (et de l'humanité) idéalisée. Cette marche est l'expérience brutale du vertige (attraction morbide et instinct de sauvegarde). La dernière signification du terme de paradoxe (en tant qu'énoncé contradictoire) est probablement la plus sollicitée dans le récit de Nietzsche. À vrai dire, *Ainsi parlait Zarathoustra* me semble entièrement bâti sur la mise en relief de paradoxes, et ce, à tous les degrés. Voici quelques exemples révélateurs de formulations paradoxales que met en scène le philosophe :

---

<sup>86</sup> *Id.*, p. 23.

[c]'est une vertu terrestre que j'aime : il y a en elle peu de sagesse et moins encore de sens commun<sup>87</sup>; Solitaire, tu suis le chemin de l'amant : tu t'aimes toi-même, c'est pourquoi tu te méprises, comme seuls méprisent les amants. L'amant veut créer puisqu'il méprise! Comment saurait-il parler de l'amour, celui qui ne devait pas mépriser précisément ce qu'il aimait<sup>88</sup>; J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa destinée : car c'est ainsi qu'à cause de sa vertu il voudra vivre encore et ne plus vivre<sup>89</sup>.

Selon ce que j'observe, la sensibilité au paradoxe est un point commun entre les membres de cette tradition (des êtres sensibles à l'insaisissable). En ce sens, j'aimerais avancer une conception particulière du paradoxe recoupant ce que je comprends du travail de Nietzsche. J'avance que la mise à nu d'un paradoxe génère un infime espace insaisissable. Mon raisonnement, à ce sujet, se déploie comme suit : débusquer une prétendue-vérité par sa mise en relation (ou en opposition) avec une autre prétendue-vérité fait tomber l'aspect véridique des deux, ainsi la seule certitude retenue est l'aspect contradictoire de ceux-ci. Ce paradoxe ne fonctionne que par négation, alors il ne peut être une affirmation en soi. Il ne devient pas une nouvelle vérité, il ne fait que révéler le(s) subterfuge(s) en place. Ainsi, le paradoxe devient un espace créé par le choc de deux incohérences. Il gagne un statut de « cohérence », car lui seul subsiste. Toutefois, le paradoxe n'est pas logique; certes, il est le résultat d'un raisonnement logique, mais en lui-même il ne l'est pas. Ainsi, accepter un paradoxe est de l'ordre du senti et non du pensé. *Credo quia absurdum?* Dans cet ordre d'idée, il faut croire que dévoiler bon nombre de paradoxes permet de développer une sensibilité à ce qui est illogique, non pas à ce qui est inexprimable, mais à ce qui déconstruit l'exprimé dans le but de créer une compréhension hors sens. Je crois que c'est ce que Nietzsche affirme, par la bouche de Zarathoustra: « [e]t, en vérité, si la vie n'avait pas de sens et s'il fallait que je choisisse un non-sens, ce non-sens-là me semblerait le plus digne de mon choix<sup>90</sup>. » Ce non-sens est cet espace paradoxal dévoilé grâce à la déconstruction de logiques factices. Ainsi, à la manière des êtres sensibles, le philosophe déclare qu'il préfère accepter et vivre par ce non-sens, ce paradoxe, que de tenir pour vrai des vérités-illusoires. « Un jour tu ne verras plus ta hauteur, et ta bassesse sera trop près de toi. Ton sublime même te fera peur comme un

---

<sup>87</sup> *Id.*, p. 54.

<sup>88</sup> *Id.*, p. 93.

<sup>89</sup> *Id.*, p. 24.

<sup>90</sup> *Id.*, p. 44-45.

fantôme. Tu crieras un jour : "Tout est faux !" <sup>91</sup> » Je dirai qu'à force de déconstruire les micros et macrostructures (les fictions dominantes) donnant des points de repère aux êtres humains, le non-sens devient plus attrayant, plus rassurant que ces simulacres de sens.

Chaque paradoxe révélé est une part du dépouillement, un pas de plus sur la route vers l'insaisissable. Chaque pas, est une partie de la déconstruction menant vers une telle croyance (« Tout est faux! »); vers une perspective nihiliste du monde. Chaque paradoxe sensibilise au déséquilibre, au vertige du non-sens, à l'anxiété de s'éloigner de la bête partiellement civilisée. J'ajouterai ceci : la très célèbre phrase de Nietzsche (« Dieu est mort ») représente, selon moi, l'absence presque totale d'assises que produit cette croyance (non-croyance?). Cela est connu à vrai dire, le philosophe, en voyant périliter les grands dogmes et les grandes idéologies ayant ordonné la civilisation (occidentale) jusqu'à ce point, se met à questionner l'impact de la chute des structures englobantes pour l'humanité. Poussant sa réflexion à l'extrême, il suit le parcours déconstructif de l'être désabrité (ayant lui-même perdu la Foi) pour atterrir dans l'innommable; là où ni Dieu ni maître ne règnent. Il n'y trouve que le doute, l'angoisse métaphysique pure et, je le suppose, une expérience humaine hors du commun. « Dieu est mort! » L'assise des peuples a cédé, l'angoisse eschatologique ressurgit, le paradoxe majeur est mis à nu, une expérience radicale du réel prend place. Comment réagir? L'innommable cocktail des peurs humaines serre la gorge, alors comment parler? À quoi se rattacher? Dans l'état total de doute, dans la méfiance de tout ce qui ordonne, où s'abriter? « Me faudrait-il écrire à l'interrogatif? Tout à l'interrogatif <sup>92</sup>? » Nul besoin de répondre à ces questions. C'est l'état qui m'intéresse.

Le second aspect associant Nietzsche à la tradition des êtres sensibles concerne le sujet principal d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Il s'agit des vertus. À mon sens, sa conception unique des vertus est ce que rapporte Nietzsche de son aventure dans l'innommable ou, en ses termes, du néant. En effet, dans ce champ textuel miné de paradoxes émerge, après un vertigineux dépouillement, une certaine valeur attribuée aux vertus. « J'aime celui qui fait de

---

<sup>91</sup> *Id.*, p. 94.

<sup>92</sup> Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 10.

sa vertu son penchant et sa destinée<sup>93</sup>. » Chez Nietzsche, les vertus sont le point d'ancrage permettant la transition vers le surhomme :

[j]’aime celui qui aime sa vertu : car la vertu est une volonté de déclin, et une flèche de désir. J’aime celui qui ne réserve pour lui-même aucune parcelle de son esprit, mais qui veut être tout entier l’esprit de sa vertu : car c’est ainsi qu’en esprit il traverse le pont. J’aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa destinée : car c’est ainsi qu’à cause de sa vertu il voudra vivre encore et ne plus vivre<sup>94</sup>.

Cette « volonté de déclin », je le rappelle, se trouvait dans l’importante citation introduite un peu plus haut : « [c]e qu’il y a de grand dans l’homme, c’est qu’il est un pont et non un but : ce que l’on peut aimer en l’homme, c’est qu’il est un *passage* et un *déclin*<sup>95</sup> ». Ce déclin, c’est la dégression de l’être humain encore trop près de la bête. Il représente l’être humain abject qui doit mourir en l’Homme pour que le surhomme puisse naître. C’est pourquoi en l’être vertueux se trouve ce désir de « vivre encore et [de] ne plus vivre ». Mort et naissance simultanées (amalgame de la pulsion de vie et de mort?). L’humanité soumise aux dogmes, à ses pulsions, à la mesquinerie, au contentement, à sa violence, à son désir de domination doit mourir selon Zarathoustra. L’être humain vertueux doit remplacer cette humanité. Comme le passage précédent le soulignait, ce dernier doit aimer sa vertu. Or, ce qui fait la particularité de la perspective de l’auteur est que cette vertu doit être intégrée et ancrée fortement en l’individu. Ce n’est plus un vague précepte à suivre que lorsqu’on le veut bien. « J’aime celui qui ne veut pas avoir trop de vertus. Il y a plus de vertus en une vertu qu’en deux vertus, c’est un nœud où s’accroche la destinée<sup>96</sup>. » À ce point de ma réflexion, les raisons pour lesquelles j’associe ce philosophe à la tradition des êtres sensibles à l’insaisissable deviennent évidentes. Toutes les caractéristiques se trouvent dans ses écrits : le doute face au construit humain, une sensibilité le menant à interroger l’hors norme, l’anxiété associée à cette marche vers l’innommable, le combat contre ce dernier pour nommer ce qu’il en a extrait, puis un retour vers ses semblables dans le but de partager cette nouvelle conception du monde (à noter que cette liste est excessivement condensée).

---

<sup>93</sup> *Id.*, p. 24.

<sup>94</sup> *Id.*

<sup>95</sup> *Id.*, p. 23.

<sup>96</sup> *Id.*, p. 25.

Il me fascine de constater que même un intellectuel de l'acabit de Nietzsche doit se rabattre sur un point d'ancrage de l'ordre du construit. Cela me conduit à questionner à nouveau une affirmation que j'ai lancée plus tôt. Il s'agit de l'idée que vivre sans assise soit un idéal de cette tradition. Je tiens à rappeler que l'aspect devant remplacer tout point d'ancrage est la notion de mouvement plusieurs fois discutée auparavant. Plus précisément, cette idée de mouvement suggère qu'au lieu de s'abriter sous un système de croyances ou de pensées, l'être désabrité migre d'un système à un autre dans le but de s'enquérir de ceux-ci et dans le but d'entretenir une certaine flexibilité (une méfiance) face au construit. Or, cet idéal est potentiellement insoutenable. Il se pourrait qu'il ne soit possible de l'endosser qu'au moment d'une déconstruction, c'est-à-dire au moment d'une remise en question radicale du construit. Ainsi, l'être sensible effectuerait un mouvement de balancier entre déconstruction et reconstruction. Sinon, je n'oublie pas la piste du « processus civilisateur », sur lequel dissertait Freud, qui parvient à garder son emprise sur le vivant, et ce, bien sûr, si la pulsion de mort n'a pas gagné son combat.

Une autre voie me vient à l'esprit, cette dernière étant radicalement différente; elle est de l'ordre de la responsabilité sociale. En effet, les représentants de cette tradition sont, ou furent, des figures importantes de leur société respective et, malgré l'extrême limite atteinte, ils ont choisi de ne pas devenir des disparus de plus; ils ont choisi de revenir vers l'humanité (à la manière de Zarathoustra) afin de montrer que cette avenue (celle de l'insaisissable) fait partie du potentiel humain, de ses possibilités existentielles. « L'esprit, c'est la vie qui incise elle-même la vie : c'est par sa propre souffrance que la vie augmente son propre savoir, – le saviez-vous déjà<sup>97</sup> ? » « Un jour j'ai contemplé tes yeux, ô vie ! Et il me semblait tomber dans un abîme insondable<sup>98</sup> ! »

Une autre piste me surprend à ce point-ci de ma réflexion. Il s'agit de cette tacite idéalisation de l'espace hors langage. En quoi est-il si favorable? Est-ce pour pousser un individu à affronter ses angoisses métaphysiques, pour qu'il accepte de passer pour fou et pour qu'il désire entretenir sa méfiance du construit? Je sais que l'être sensible se rend dans cet espace hors-langage par réflexe, par sensibilité, par compulsion, mais il est tout de même

---

<sup>97</sup> *Id.*, p. 153.

<sup>98</sup> *Id.*, p. 160.

suspect de croire que ce non-lieu offre une récompense quelconque. On peut supposer que la « récompense » est de l'ordre du dépouillement. En effet, il est possible que ce soit le retrait des contraintes (législatives, interpersonnelles, personnelles, mais encore plus finement linguistiques, instinctuelles et pulsionnelles) qui laisse présager une forme de libération purificatrice. S'agit-il d'une forme de jouissance liée au dessaisissement? Est-ce une forme d'abandon total? D'abandon dans un sentiment que l'on pourrait qualifier d'océanique? Est-ce se dessaisir du monde, lâcher prise et, l'espace d'un instant, ne plus saisir le monde? Est-ce de l'ordre de la régression totale, c'est-à-dire le retour à un état primal prélangagier? Un état dans lequel aucun signe n'influence son rapport au monde? Aucune limite, aucune contrainte, aucun désir, aucun but. Est-ce le retour dans la matrice mère? Peut-être est-ce l'un des rares moments au cours duquel le Moi-hédonique est en extase? Ce serait réellement un état flottant, un moment en apnée. En apnée, car il est passager. En effet, il faut, à un moment ou un autre, réintégrer l'ordre symbolique. Il faut répondre aux besoins du corps et de l'esprit. Il faut répondre à l'autre. L'idéal, à ce point, est de réintégrer le construit code par code, afin de questionner chacun de ceux-ci. Malheureusement, c'est un typhon qu'il est plus probable de rencontrer au retour. Décharge synaptique globale : un vortex de liens au monde, aux choses, aux gens, à soi, à l'autre, à l'être aimé, à l'être haï, à ses désirs, à sa mémoire, à son corps, à son esprit, au langage, aux mots, aux images, etc. Je m'interromps car la liste est trop longue et confondante.

Dans une perspective plus positive, la contemplation représente l'un des états pouvant être comparés à l'expérience hors langage. Je ne parle pas de contemplation méditative supportée par l'activité psychique, mais plutôt de rares moments d'ébahissement devant ce que l'on peut nommer la « beauté<sup>99</sup> ». J'entends par là les quelques moments d'abandon devant un « objet » auquel l'un peut être sensible. Ces instants peuvent être perçus comme des moments hors langage, car la contemplation n'est pas réflexive, mais affective. Ce sont de courts moments en apnée, des chutes dans un espace hors structure. Ils permettent des pertes de repères temporels, des délestage de son persona, de toute son activité psychique l'espace d'une plongée dans le ressenti. « Ce que les sens éprouvent, ce que reconnaît l'esprit, n'a jamais de fin en soi. Mais les sens et l'esprit voudraient te convaincre

---

<sup>99</sup> Oh! Le romantisme de cette déclaration.

qu'ils sont la fin de toute chose : tellement ils sont vains<sup>100</sup>. » La contemplation dont je parle s'apparente à un surgissement du sentiment océanique dans le quotidien. L'abandon des frontières, l'espace de quelques secondes, permet de laisser remonter ce sentiment généralement contenu. Ce phénomène peut être perçu comme un résultat naturel du désarmement de nos défenses psychiques qui permet ce contact avec le beau. Dans tous les cas, la contemplation est un processus s'apparentant à l'entrée dans l'hors-limite. Par contre, elle se différencie grandement de la marche sur le chemin le plus dur dont j'ai plusieurs fois disserté au cours des précédentes pages. Bien évidemment, ce type de contemplation comporte des avantages et des inconvénients. Il va sans dire que la déconstruction progressive qu'expérimentent les êtres sensibles n'est pas que positive. Déconstruire des acquis sociaux problématiques afin de les questionner et potentiellement de les écarter est positif, toutefois l'insécurité et le doute dans lesquels plonge l'individu au cours de cette démarche est épineux. La contemplation ne passe pas par un tel processus. Elle prend plutôt la forme d'une pause, d'une suspension des acquis sociaux (et bien plus) qui sont réintégrés directement au retour de cet instant de grâce. Or, la contemplation, pour l'être désabrité, a un rôle plus important qu'il n'y paraît. En effet, pour l'être ayant (sur)vécu à l'aller-retour entre nommable et innommable, elle permet de revivre sporadiquement l'état d'abandon expérimenté lors de son immersion dans l'hors-limite. Cet état offre l'avantage de ne pas devoir tout remettre en question à nouveau. Par contre, si l'être en question désire interroger une partie de ses acquis, au retour de l'une de ses plongées, il lui sera possible de le faire, car la démarche déconstructive fait désormais partie de son potentiel dans l'existence. De plus, il est à supposer, que la seconde marche sur ce sentier hanté est plus facile. Bref, la contemplation, par sa parenté avec l'état d'abandon total, permet de rapides sauts (de rapides fuites) hors langage et par conséquent l'accès spontané au sentiment océanique – s'il s'agit bien de cela. Elle permet de fuir les trois grandes souffrances dont parle Freud (environnementales, interpersonnelles et intérieures). Cette possibilité de fuite, même temporaire, insuffle une idéalisation de ce non-lieu dont je traitai précédemment. Fuir est l'un des outils principaux de l'être humain afin de se prémunir contre ce qui le fait souffrir. Il y a plusieurs moyens de le faire, certains moins positifs que d'autres (drogues, retrait de l'espace social, névroses). La fuite hors langage apparaît comme hautement plus positive que ces

---

<sup>100</sup> Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 51.

derniers. Enfin, la sublimation s'illustre comme un autre moyen positif permettant de s'émanciper de ces souffrances.

Contrairement à la fuite, la sublimation fonctionne par déplacement : « déplacement de la libido, tels que le permet notre appareil psychique et grâce auxquels il gagne tant en souplesse<sup>101</sup> ». L'objectif de ce procédé, nous renseigne Freud, est de « transposer de telle sorte les objectifs des instincts que le monde extérieur ne puisse leur opposer de déni ou s'opposer à leur satisfaction<sup>102</sup> ». Il peut paraître suspect de s'attarder à la sublimation à ce point de l'essai, toutefois je crois que celle-ci joue un rôle important dans la vie des membres de cette tradition. Après avoir fait l'expérience angoissante de la déconstruction, les êtres sensibles ont la nécessité de trouver un moyen de ne pas se laisser happer de nouveau par le jeu du balancier. La première méthode pour éviter cette macabre danse est la contemplation, la seconde est la sublimation. J'ai questionné plus tôt l'étonnante tendance, même des plus grands esprits, à se réabriter sous un système de croyance préexistant ou à créer de toutes pièces une nouvelle conception à laquelle se rattacher. Or, pour éviter de prendre abri dans la mauvaise demeure, il est possible de développer une forte aptitude à la sublimation. Puisque la sublimation sert à déplacer des instincts, l'être sensible peut rediriger la puissante énergie que génèrent ses besoins en crises vers la sphère psychique. Ainsi, la jouissance de penser permet aux êtres sensibles de contenter le Moi-plaisir devant les affres du monde, du moins, devant les affres qu'ils expérimentent, et ce, à cause de leur conditions particulière, soit-elle océanique, hypersensible ou autre.

---

<sup>101</sup> Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 24.

<sup>102</sup> *Id.*



## Conclusion

Né des réflexions préliminaires entourant l'écriture du récit et de l'essai, le vague pressentiment de l'existence d'une tradition d'intellectuelles et d'intellectuels qui ont traité de sujets liés à l'insaisissable s'est concrétisé au fur et à mesure de ma recherche. J'ai établi que les membres de cette informelle tradition avaient une sensibilité (plutôt qu'une posture) en commun, même si les sources de cette sensibilité restent difficiles à confirmer puisqu'elles appartiennent à l'appareillage psychique qui garde, même à ce jour, une part de mystère du fait de sa complexité. Que cette sensibilité provienne d'une non-intégration d'une limite entre le Moi et le monde (sentiment océanique), qu'elle se soit éveillée à la suite d'un traumatisme (hypervigilance), ou encore qu'elle soit l'apanage d'individus à haut potentiel (douance/hyperexcitabilité/ hypersensibilité), elle mène l'être sensible à s'intéresser à l'insaisissable. J'ai présenté cette notion comme l'envers du construit – le construit représentant, entre autres, le langage, voire la part civilisée (dans son acception la plus large) de l'être humain. J'ai donc défini l'insaisissable comme un espace hors langage où l'être se trouve délesté de ses contraintes sociales, et même plus, de ses liens à tout objet signifiant. J'ai ainsi noté que, malgré l'absence de signification en ce lieu, il était possible de faire l'expérience de ladite plongée (en apnée), puisque cette expérience était de l'ordre du sensible. Par la suite, j'ai expliqué comment cette expérimentation créait un nouveau potentiel non seulement pour l'être sensible, mais pour l'humanité si ce vécu était enfin partagé. J'ai aussi mis en relief la nature processuelle de cette aventure (celle d'aller vers l'insaisissable) ainsi que les risques encourus. Enfin, j'ai présenté deux méthodes, la contemplation et la sublimation, qui émulaient imparfaitement les procédés de dégression vers l'insaisissable, ainsi que la plongée dans l'envers du construit. Cette exposition relatait les avantages et les inconvénients de ces pratiques, et ce, en particulier pour les membres de cette tradition.

J'aime penser que l'accessibilité à de nouvelles ressources ou à de nouveaux vécus provenant de l'insaisissable permettra, en partie grâce aux caractéristiques identifiées en ces pages, un accès plus facile à cette tradition ou, du moins, à cette extension du potentiel expérientiel de l'être humain. Mais pour cela, il ne s'agit pas seulement d'attendre l'arrivée de nouveaux êtres sensibles (pour qu'ils affrontent le chemin le plus difficile et en reviennent,

eux-mêmes avec une ressource insondée); il faut relire bon nombre d'œuvres dans lesquelles l'irraisonnable a percé au travers du lisible. Ainsi, l'injonction de Zarathoustra sera peut-être plus aisément réalisable. « Vous ne devriez être invétés ni dans ce qui est incompréhensible, ni dans ce qui est irraisonnable<sup>103</sup>. » Certes, ce qui est raisonnable rassure, ce qui est compréhensible ordonne, mais se fermer à l'envers du décor n'est qu'une réduction des possibilités de l'être humain.

---

<sup>103</sup> Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 124.

## BIBLIOGRAPHIE

### Monographies

- Barlow, David H., « Unraveling the Mysteries of Anxiety and its Disorders from the Perspective of Emotion Theory », *American Psychologist*, Vol. 55, no. 1, novembre 2000, pp. 1247-1263.
- Barthes, Roland, *Critique et vérité*, Paris, Éditions Du Seuil, coll. « Tel quel », 1966.
- Blanchot, Maurice, *Une voix venue d'ailleurs : sur les poèmes de Louis-René des Forêts*, Plombières-les-Dijon, éd. Ulysse fin de siècle, coll. « Les cahiers d'Ulysse fin de siècle », 1992.
- Boyer, Patrice, *L'anxiété généralisée*, éd. John Libbey Eurotext, coll. « Pathologie, science, formation », 2005.
- Brun, Anne, *Henri Michaux ou le corps halluciné*, Paris, Institut d'édition Sanofi-Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1999.
- Chamberland, Paul, *Une politique de la douleur : pour résister à notre anéantissement*, Montréal (Québec), VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004.
- Dabrowski, Kazimierz; Granger, Luc; et al., *Psychothérapies actuelles*, Aurèle Saint-Yves (dir.), Sainte-Foy, Les Éditions Saint-Yves inc., coll. « Service à la Psychologie et à la Psychothérapie », 1977.
- DSM-IV-TR : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Julien-Daniel Guelfi, Marc-Antoine Crocq, American Psychiatric Association, Paris, éd. Masson, 2003.
- Freud, Sigmund, *Essais de psychanalyse*, France, éd. Petite Bibliothèque Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1967.
- Freud, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Vendôme, Presses Universitaires de France, Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », 1981 [1929].
- Haennel, Yannick, *Cercle*, France, éd. Gallimard, coll. « Folio », 2007.
- Haennel, Yannick, *Le sens du calme*, France, éd. Mercure de France, coll. « Folio », 2012.

- Hawkes, Laurie, *La peur de l'autre : surmonter l'anxiété sociale*, Paris, éd. Eyrolles, coll. « Collection comprendre et agir », 2010.
- Heidegger, Martin, *Lettre sur l'humanisme*, Paris, éd. Aubier Montaigne, coll. « Philosophie de l'esprit », 1983.
- Jameson, Fredric, *The Prison House of Language*, Princeton, Princeton University Press, coll. « Princeton Essays in European and Comparative Literature », 1972.
- Jung, Carl Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, France, éd. Gallimard, coll. « Folio – essais », 2002 [1933].
- Kierkegaard, Søren, *Crainte et tremblement : lyrique dialectique de Johannès de Silentio*, Paris, éd. Payot et Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2000.
- Kierkegaard, Søren, *Crainte et tremblement : lyrique dialectique de Johannès de Silentio*, Paris, éd. Payot et Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2000.
- Kierkegaard, Søren, *Le concept d'angoisse*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Idées », 1969.
- Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur*, France, éd. Du Seuil, coll. « Points », 1980.
- Lipovetski, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Folio/essais », 1989.
- Marchais, Pierre, « L'angoisse et l'anxiété. Variations conceptuelles. Ouverture à la théorie des catégories », *Annales médico-psychologiques*, Vol. 162(3), 2004, pp. 196-202.
- Michaux, Henri, *La connaissance par les gouffres*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Poésie », 1988.
- Ouellet, Pierre, *L'esprit migrateur : essai sur le non-sens commun*, Boucherville, éd. Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003.
- Patry, André, *Discours sur le réel*, Montréal, éd. Humanitas-nouvelle optique, 1993.
- Pierrehumbert, Blaise, *Le premier lien : théorie de l'attachement*, Paris, éd. O. Jacob, coll. « Comment l'esprit vient aux enfants », 2003.

- Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Folio/essais », 2008 [1946].
- Servant, Dominique; Parquet, Philippe-Jean, *Les phobies sociales*, Paris, éd. Masson, coll. « Collection Médecine et psychothérapie », 1997.
- Tillich, Paul, *Le courage d'être*, Paris, éd. Cerf; Genève Labor et Fidès; Presses de l'Université Laval, 1998.

#### Œuvres reproduites

Fiset, Y.-M. (2018), *Figure 1 à 17*, [Papier], Montréal.

#### Ressources en ligne

- Allan Poe, Edgar, « Le démon de la perversité », *Graham's Magazine*, no. juillet 1845, [en ligne] <http://www.lire-des-livres.com/le-demon-de-la-perversite/> (page consultée le 20 juin 2018).
- Bélangier, Marianne, Psy. D., Ph. D., Association Québécoise pour la Douance, [en ligne] <http://www.aqdouance.org/adulte-surdoue-hypersensibilites/> (page consultée le 27 avril).
- Bourdieu, Pierre, « Le capital social », article paru dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31, janvier 1980, p. 2-3 et reproduit avec l'aimable autorisation de Jérôme Bourdieu. Texte repéré sur Cairn.info, [en ligne] [https://www.cairn.info/article.php?ID\\_ARTICLE=DEC\\_BEVOR\\_2006\\_01\\_0029](https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=DEC_BEVOR_2006_01_0029) (page consultée le 7 septembre 2018).
- Castanet, Didier, « Éditorial. "L'impossible, c'est le réel, tout simplement" : Jacques Lacan », *L'en-je lacanien*, 2006/2 (n° 7), p. 5-7. DOI : 10.3917/enje.007.0005., URL : <https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/revue-l-en-je-lacanien-2006-2-page-5.htm#no2> (page consultée le 20 juin 2018).
- Cléro, Jean-Pierre, « Concepts Lacaniens », *Cités*, 2003/4 (n° 16), p. 145-158. DOI : 10.3917/cite.016.0145., URL : <https://www.cairn.info/revue-cites-2003-4-page-145.htm> (page consultée le 20 juin 2018).

Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, PhiloSophie, 2012, [en ligne] : [http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche\\_zarathoustra.pdf](http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche_zarathoustra.pdf) (page consulté le 24 juin 2018).

S. N., « hypervigilance », psyblogs.net, [en ligne] : <http://definitions-de-psychologie.psyblogs.net/2017/01/hypervigilance.html> (consulté le 25 juin 2018).

Schiff, Nicholas; Boly, Mélanie; Koch, Christof; McGinn, Colin; Moran, Terry (modérateur), *The Whispering Mind : The Enduring Conundrum of Consciousness*, World Science Festival, 30 mai 2013, « YouTube », [en ligne] : [https://www.youtube.com/watch?v=y7RL\\_ZgdEw](https://www.youtube.com/watch?v=y7RL_ZgdEw) (page consultée le 14 juin 2018).